



THÉÂTRE
Philippe Ducros s'attaque
à l'occupation de la Palestine
Page E 3



DE VISU
Bombes culturelles sur fond
de questions d'identité au MAI
Page E 7

CULTURE

Paul Piché, le nouvel album Du souffle et des guitares



Dix ans après *Le Voyage*, le grand gaillard de la Minerve revient au disque avec *Sur ce côté de la Terre*, fort de dix chansons à grandeur d'horizon et à hauteur d'homme, d'abord éprouvées guitare-voix lors de spectacles improvisés dans les cafés et bars d'un bout à l'autre du Québec, puis jouées presque *live* en studio avec les fidèles et formidables musiciens qui sont à Piché ce que le E Street Band est à Springsteen. De Réjean Pesant à Jean Riant, un retour à l'avant-plan franchement probant. Parlons-en.

SYLVAIN CORMIER

Un riff de guitare électrique en boucle, pas compliqué, très Paul Piché. Huit secondes passent, deux fois la boucle d'accords, puis le groupe embarque. Pas lourdement: puissance contenue. En parfaite souplesse. Rondement, sûrement. On a l'impression que Piché a ouvert la porte de son véhicule de musique avec le manche de sa guitare pour clé et que ça démarré comme au premier jour. «C'est pas mal ça! Et c'est le meilleur char en ville!» Piché, de l'autre côté de la table du fond au Balmoral, le restaurant accolé à L'Astral, avec vue imprenable sur la nouvelle place des Festivals, est tout excité. Un nouvel album à promouvoir, et un bon! *Sur ce côté de la Terre* est son premier disque de matériel inédit au XXI^e siècle. Eh oui! La fois d'avant, c'était *Le Voyage*, en 1999 (oui, je sais, il y a eu *Paluche 3.14*, trip de remixage, en 2004. Mettons que ça n'a pas existé. On n'évoquera pas non plus *Déjà vu* — la formule algébrique de notre inconscient collectif, son essai non converti de 2007). «J'ai passé un tour. Je pense que c'a rendu le désir plus grand que ce soit digne du délai...»

Efficacité et cœur au ventre

Je suis aussi content que lui, pour-quoi le cacher? Je lui dis comme je le pense qu'il a un sacré souffle, son album. Du «tork» dans le moteur. Ça roule. Il est d'accord. Tellement d'accord qu'il en frétille sur sa banquette. «C'a tellement bien roulé, reprend Piché, que la pré-prod est devenue l'album, à 80 %. On s'est retrouvés dans un local de répétition, le tout petit studio M à côté du grand Studio Picolo, rien que pour retrouver nos marques. Et ça s'est passé tout de suite! On était tassés, assis sur les genoux les uns des autres, et on a joué tassés. Heureusement qu'on se connaît depuis 30 ans!» Rebonjour Rick Haworth aux guitares, Mario Légaré à la basse, Pierre Hébert à la batterie. Son E Street Band à lui. Plus l'as clavériste Jean-Sébastien Fournier, là depuis dix ans à peine. Plus le guitariste d'appoint Dominique Lanoie, amené par Rick. Et Léo Piché, fils de Paul, aux percussions.

Pas question pour Piché de renouveler la donne en changeant son monde. «C'est les meilleurs, tout le monde les veut, et c'est moi qui les ai. Ils sont capables de se renouveler tout seuls...» La référence au E Street de Bruce Springsteen vaut aussi pour un certain son et, je le répète, un souffle: j'aurais pu dire les Heartbreakers de Tom Petty, ou le band de John Mellencamp à la meilleure époque. Une certaine manière de jouer du folk-rock et du pop-rock qui, sans la moindre velléité de réinventer le genre, mêle efficacité et

cœur au ventre. Écoutez-les dans *Je pense à toi*, dans *L'Enfant prodige*: c'est franc, inspirant, ça porte, ça soulève. «Je la voulais, cette force de groupe. C'est notre application en musique de la solidarité. Et moi, ça m'émeut, la solidarité! Au bout-te! Ça m'émeut au cinéma, dans la musique, dans la vie. Moi, ce qui m'intéresse depuis le début dans la chanson, c'est le geste, de l'individu au collectif. La main tendue. Entre musiciens, avec le public.»

Pas de chanson sans destination

C'est un peu beaucoup pour ça, pour retrouver une certaine vérité palpable dans le geste, qu'il a passé une grosse année à les faire tâter, ses nouvelles chansons, dans la proximité originelle de spectacles dans les bars, cafés et brasseries. «Quand j'en avais une ou deux, je me trouvais des places où jouer. Ou plutôt, c'est mon vieux chum Ephrem Desjardins qui m'en trouvait, Ephrem avec qui j'ai commencé à chanter dans les boîtes à chansons et qui a toujours continué à en faire. C'était jamais annoncé. De petites places, trente personnes, cent personnes. Le Loup rouge, à Sorel, par exemple. Une microbrasserie. C'était pas Paul Piché en tournée acoustique. Juste une façon de travailler mes chansons avec le monde. Le défi, c'était de les intéresser à autre chose que du vieux Piché.»

Retour aux sources pour savoir si l'eau a encore bon goût? «Oui, c'est ça. Tout seul, tu sais pas ce que ça goûte. Pour moi, une chanson existe uniquement parce qu'il y a du monde pour l'entendre. Même quand tu te la chantes pour toi-même, tu veux communiquer quelque chose à d'autres.»

Album ne parle d'ailleurs que de ça: aller vers l'autre comme condition préalable pour aller vers les autres. L'engagement social ne pouvant naître que de l'engagement intime. Ainsi, dans la chanson qui ouvre l'album, *Arrêtez*, pour faire contrepoids aux «délirs millionnaires» et aux «bombes incendiaires», Piché additionne littéralement les individus: «on est deux on est trois / des milliers on repère / un visage familier / le voilà solidaire / il y a Lucia Pierre et Paul / le geste et la parole / arrêtez». Le même propos est décliné en variantes dans *Les Ruisseaux*, dans *La Vie*, dans *Cette nuit nous appartient*, dans *Jean Riant* (en écho de Réjean Pesant), dans la poignante et majestueuse *Les Oiseaux blancs*.

«Au fond, ce que j'essaie de faire depuis le début, depuis plus de trente ans, c'est de nommer une émotion. Une émotion de base. L'émotion qu'on ressent quand on

VOIR PAGE E 2: PICHÉ

CULTURE

La proie pour l'ombre



ODILE TREMBLAY

Dans le milieu, certains observateurs, haussant les épaules, déclarent d'une voix cavernueuse: «*Je l'avais prédit.*» D'autres poussent un ricanement amer, vite cassé. On avait perdu au change nos salles de cinéma, voici que le complexe de la Main traverse une grosse zone de turbulences. eXcentris, dix ans durant, nous avait servi les meilleurs films en ville. On en pleure encore la perte. Depuis septembre, deux de ses salles — déjà fermées en avril — proposent des spectacles surtout musicaux, tous créneaux unis, mais la plupart sont peu fréquentés et le vaisseau prend l'eau. Plusieurs cinéphiles, également friands de shows culturels, boudent la place. Des têtes tombent derrière les rideaux. L'esprit des lieux, substance intangible, s'évapore. Alerte rouge au nombril de la Main.

On demande à Daniel Langlois, déjà appauvri de bien des millions par le krach, s'il a les moyens de rouler ainsi à perte. «*On n'explore que depuis deux mois, rétorque le mécène. Laissez-nous le temps de nous ajuster.*»

Mais ça brasse. Audrey Benoît, la directrice générale de cette nouvelle programmation ultra-éclectique, perdait son poste, fin octobre. «*Trop condescendante, trop colérique*», entendait-on en coulisse. «*Il y avait des points d'accrochage avec l'équipe*», résume diplomatiquement Daniel Langlois, invoquant des incompatibilités. Exit Audrey Benoît!

Depuis, la machine roule sans direction générale, en quête d'une perle rare susceptible de redresser la barre. L'attaché de presse Alain Des Ruisseaux ne nous rappelle pas. M'est avis qu'il ne fera pas long feu dans les parages...

L'équipe derrière la Fondation Image Lumière Image et Son (FILMS), à la programmation, a eu les yeux plus grands que la panse. Depuis le 23 septembre, l'affiche s'offrait la cadence d'enfer: une quinzaine de spectacles par mois. Un défi impossible. En décembre, il y en aura trois fois moins... Le temps d'une pause. Trois ou quatre shows, dont celui du grand pianiste Gonzales, ont fait salle comble. Quant au reste... Le tiers des places étaient comblées, grosso modo, par les ventes au guichet. Mains billets de faveur furent octroyés pour garnir les sièges.

De fait... Gérer une nouvelle salle de spectacle dans un contexte de crise économique n'est pas une sinécure. Les gens du FILMS l'ont appris à leurs dépens. Et lorsque des artistes ne se posent qu'un soir ou deux, sans publicité digne de ce nom, sans le bénéfice du bouche à oreille, les recettes écoupent. «*Ils se sont enfargés dans les fleurs du tapis en faisant trop de spectacles*», admet le fondateur d'eXcentris. Coup de barre, coup de torchon. Remue-ménage et remue-ménages.

Langlois, qui se voulait à l'écart des décisions d'ordre artistique, se mêle de contenu désormais, jongle avec la suite des choses. Restructuration: le maître mot. Dans les communications comme ailleurs, il y a eu des ratés, l'homme en noir en convient, tout en affichant un autre regret: jusqu'ici, le volet multimédia, son cheval de bataille, qui le fit rêver d'explorer à plein le potentiel de ses équipements technologiques, ne fut guère développé. «*Ça viendra*», dit-il. À son avis, les prestations intimes, où le public se retrouve en interrelation avec les artistes, fonctionnent mieux que les autres. Il espère développer ces avenues-là.

Le spectacle de Renée Martel (mais pourquoi Renée Martel à eXcentris? Faut quand même cibler!) a fait chou blanc. Depuis, la musique traditionnelle, les rengaines en mode nostalgie furent sacrifiées. Annulés, les spectacles de Laurence Jalbert, Michel Faubert, Dick Rivers. Langlois affirme vouloir viser encore le grand éventail «*du classique au pop*», mais le spectre se rétrécit bel et bien, ce qui aurait dû être le cas bien avant, au nom du fameux esprit du lieu, en crise existentielle profonde.

Ajoutez une clientèle de soiffards qui grogne. Impossible de prendre un verre là-bas sans manger. Ça revient cher, tout ça, dans un hall qui se souhaitait moelleux et convivial. Langlois assure que la formule changera un peu. Avec une collation légère, les gens pourront boire. eXcentris n'a pas le permis de bar seul. Mais la formule entière du complexe nouveau réclame des ajustements.

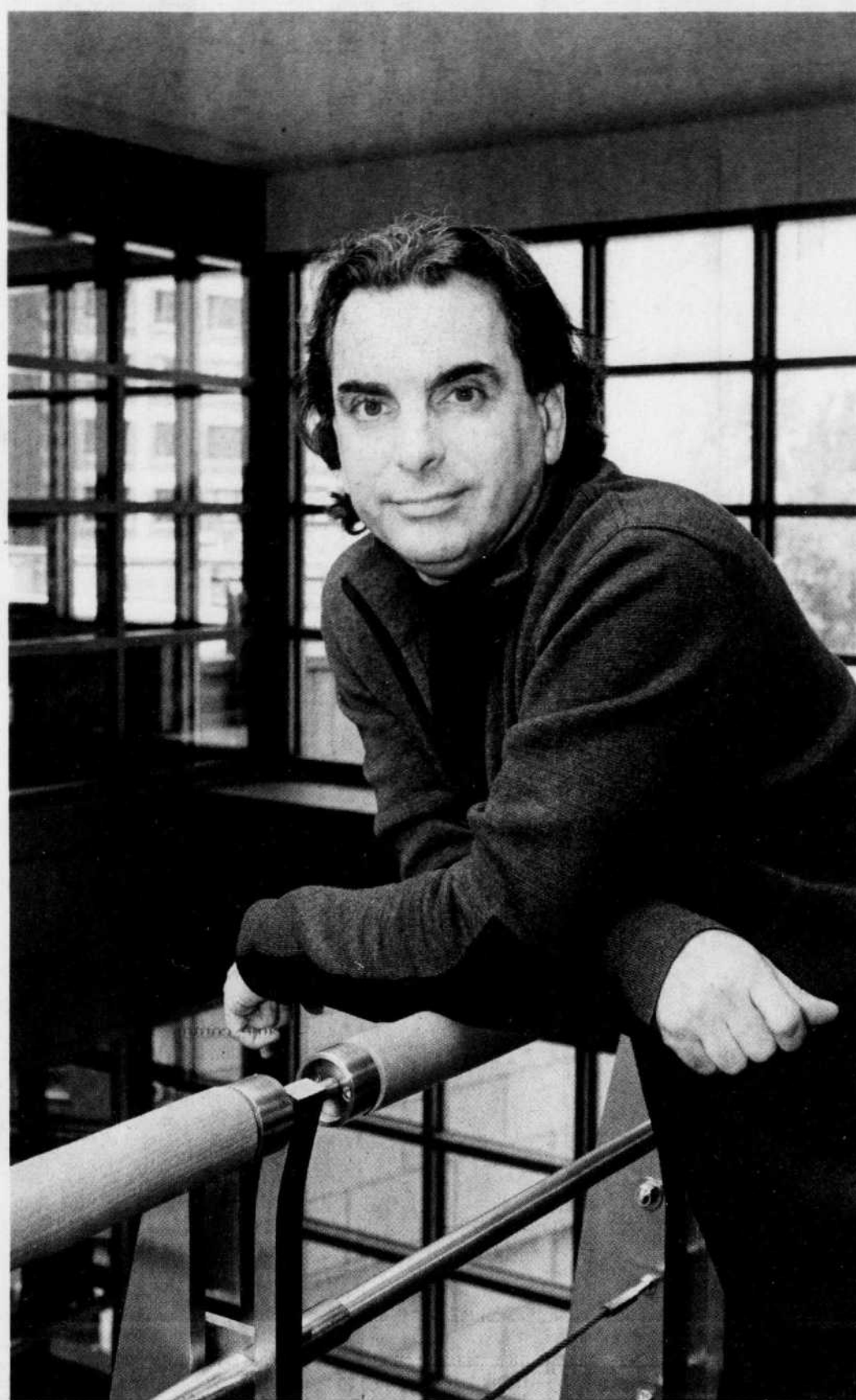
Le maître de céans, qui s'était donné un an en septembre pour roder la formule et tirer ses conclusions, conserve son échéancier. À suivre en septembre prochain...

En attendant, subsiste là-bas le cinéma Parallèle, pleurant deux écrans compères. Le complexe, longtemps point de ralliement, bourdonnant comme une ruche, ne rime plus avec septième art et le Parallèle roule sans ses locomotives.

Certains films à son affiche marchent, d'autres moins. «*Depuis avril, c'est surtout la dynamique qui a changé*», soupire Caroline Masse, la directrice du Parallèle. Elle a moins de longs métrages internationaux à se mettre sous la dent. Dans sa petite salle, un film ne peut rapporter de gros revenus. Et après la perte des deux écrans majeurs d'eXcentris, les distributeurs hésitent à prendre des risques, alors de gros morceaux nous passent sous le nez. Et ce, à l'heure où les nouvelles plateformes de diffusion, Internet entre autres, affectent aussi les salles obscures.

Pour l'heure, Montréal manque d'écrans de cinéma, non de scènes musicales. Voilà le hic. eXcentris reprendra-t-il un jour sa vocation première? Trop tôt pour le dire, mais en cas de déficit majeur après un an de cette formule, qui peut prédire l'avenir de ce complexe?

On scrute tout ça d'un air navré, avec l'impression que Daniel Langlois, si souvent visionnaire, a bel et bien, même au regard de ses propres défis d'exploration, lâché cette fois la proie pour l'ombre.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

otremblay@ledevoir.com Le patron d'eXcentris, Daniel Langlois

«On bascule dans l'humour punché qui flirte avec le névrotique et l'onirique. Une pièce où, bien franchement, on se tape sur les cuisses, grâce à l'excellente prestation de comédiennes en feu!»
- La Presse

une maison propre

De Sarah Ruhl

Mise en scène Martin Faucher | Traduction Fanny Britt

Avec Émilie Bibeau, Hélène Mercier, Patricia Nolin, Denis Roy et Monique Spaziani

Éclairages Jocelyn Proulx

Du 19 novembre au 19 décembre 2009

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
ou au 514 522-9393

LE THÉÂTRE DE L'OPUS

PICHÉ

SUITE DE LA PAGE E 1

parvient à ne pas être tout seul. Quand on se rejoint. La force que ça donne, envers et contre tout. Qu'il soit question d'amour, d'environnement ou du pays qu'on rêve d'avoir, c'est pareil. Faut commencer par se commettre.»

Avec son E Street Band à lui, Piché brûle de se commettre sur une scène de bonne dimension au bon gros son, avec toutes ces chansons créées de

vant des auditoires collés serrés, puis gravées en groupe dans un vestiaire. «*Je pense qu'elles ont mérité un peu d'espace.*» Rendez-vous au printemps. Celui qui chauffe la couenne.

Le Devoir

SUR CE CÔTÉ DE LA TERRE

Paul Piché
Audiogram - Sélect

HEURE DU CONTE 29 novembre
Activité pour les enfants avec Danielle Proulx

LUNDI DÉCOUVERTE 7 décembre
L'Iran. Mani Soleymanlou nous fera découvrir les coutumes, paysages et valeurs de son pays d'origine en explorant le thème de l'identité.

Chambre(s)

ÉCRITURE SCÉNIQUE, DRAMATURGIE ET TEXTE: ERIC JEAN ET PASCAL CHEVARIE
EN COLLABORATION AVEC LES COMÉDIENS ET LES CONCEPTEURS

MISE EN SCÈNE: ERIC JEAN
AVEC: ÉVELYNE BROCHU, MAXIME DAVID, SÉBASTIEN DAVID, SYLVIE DRAPEAU, MATTHIEU GIRARD, ALEXANDRE LANDRY, SACHA SAMAR
Concepteurs: Angèle Barzetti, Annie Beaudoin, Olivier Gaudet-Savard, Vincent Lefebvre, Pierre-Étienne Lucas, Martin Sirin, Cynthia St-Germain

16 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 2009

514 845-7277 | quatsous.com

En Palestine, lorsque quelqu'un meurt d'une cause reliée directement à l'occupation, des factions s'approprient sa mort, font une affiche avec la photo du martyr et en tapissent les murs du pays. Les murs sont complètement recouverts d'affiches.



Hôtel-Motel présente, en codiffusion avec Espace Libre

L'AFFICHE

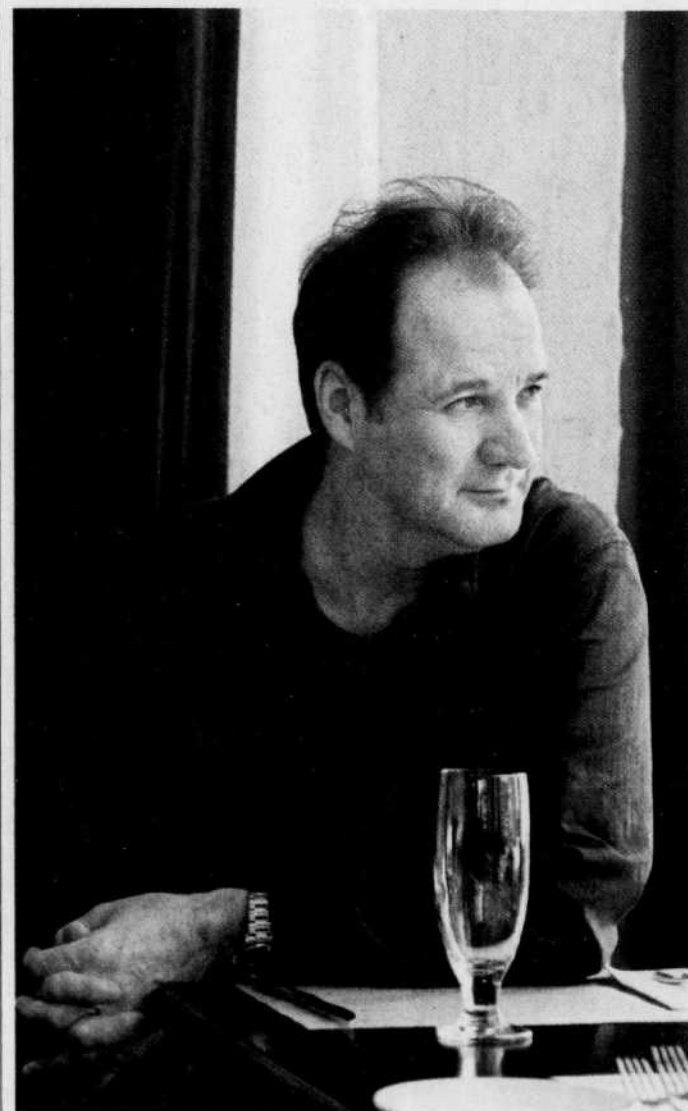
Texte et Mise en scène: Philippe Ducros

AVEC: François Bernier, Sylvie De Morais, Denis Gravelleaux, Justin Laramée, Michel Mongeau, Marie-Laurence Moreau, Étienne Pilon, Dominique Quesnel, Isabelle Vincent. CONCEPTION: Magalie Amyot, Nadia Bellefeuille, Ludovic Bonnier, Karine Cousineau, Thomas Godefroid, Catherine La Frenière, Philippe Larocque, Charlotte Ménard, Samuel Patenaude.

Exposition photos ouvert une heure avant chaque représentation.
Lecture de carnets • Palestine, Israël • par Philippe Ducros le 9 décembre à 17h.

Du 1er au 19 décembre 2009

Espace Libre, 1945 rue Fullum (métro Frontenac)
Prévente 2 billets pour 34\$ (certaines conditions)
Billetterie: 514 521 4191 / www.espace Libre.qc.ca



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Paul Piché brûle de se commettre sur une scène de bonne dimension.

CULTURE



Grand voyageur, Philippe Ducros voit large et la planète entière est son territoire de prédilection.

THÉÂTRE

Occupation trouble

Brûlant de mettre fin à l'intolérable, Philippe Ducros s'attaque à l'occupation de la Palestine dans *L'Affiche*

MICHEL BÉLAIR

C'est un jeune homme étonnant. Comédien, dramaturge, metteur en scène et photographe, il y a déjà une dizaine d'années qu'on le voit sur les scènes montréalaises dans des productions remettant en question tout autant, toujours, le monde que les formes théâtrales. Philippe Ducros est une tête chercheuse: il touche à tout. Intense. Tellement que, dépassant à peine le milieu de la trentaine, il a déjà écrit une bonne dizaine de textes pour le théâtre et réalisé deux expositions de ses photos.

Depuis 2025, l'année du serpent, un texte qui eut un impact considérable à sa création en 2002, on sait qu'il voit large et que la planète entière est son territoire de prédilection. Grand voyageur, il a déjà les yeux chargés d'un homme qui en a beaucoup vu. Trop, presque. Ces jours-ci, il met en scène à l'Espace libre son plus récent texte, *L'Affiche*, une pièce qui dénonce rien de moins que la violence de l'occupation de la Palestine.

Un acte violent

Cette *Affiche* a pris naissance à la suite d'un voyage en Syrie en 2004 à l'invitation de l'organisme international d'échanges d'écrivains Écritures vagabondes. C'est au cours de ce voyage que Ducros a eu son premier contact avec les territoires occupés de la Palestine et qu'il a décidé d'écrire là-dessus. Au fil de ses voyages à travers l'Asie et le Moyen-Orient, il aura séjourné en Palestine à six reprises déjà. Durant tout ce temps, il a rempli des carnets de notes qui seront

publiés chez Lansman, début décembre, et amassés des éléments — y compris certaines photos que l'on pourra voir avant le spectacle — pour donner du corps à *L'Affiche*.

«Je parle de choses que je connais à partir des rencontres et des témoignages recueillis des deux côtés: autant chez les soldats "refusniks" israéliens que chez les victimes arabes, chez ces gens qui vivent, d'un côté et de l'autre, l'occupation au quotidien. Je sais que c'est un sujet extrêmement émotif et que plusieurs se braqueront sur leurs positions, mais il est important de parler de tout cela».

La voix est calme, posée, articulée, sans fioritures, claire. Philippe Ducros dit ne s'être jamais autant documenté pour un spectacle: il a même parfois fait appel à son ami le cinéaste Hugo Latripelle — il animera une table ronde sur le spectacle avant la représentation du 4 décembre — pour enrichir sa réflexion et sa banque d'images.

«Je ne suis pas journaliste, reprend Ducros, je suis un artiste et c'est comme artiste, à travers une œuvre de fiction, que je veux raconter à quel point tout cela est intolérable. Je suis habité par cet acte violent qu'est l'occupation du territoire palestinien. Il se passe là des choses horribles qui sont directement reliées à nous! Il ne faut pas se leurrer davantage, les enjeux qui sont en cause là — les ressources naturelles comme l'eau et le pétrole, la géographie stratégique d'un lieu, la radicalisation des religions, la menace de la terreur... — nous forcent à repenser le monde. Comme artiste, je trouve le défi stimulant et, oui, c'est là-dessus que je veux travailler... Pour moi, le théâtre est

un média extraordinaire quand vient le temps de tracer un portrait de la société.»

Art et propagande

Le dramaturge enchaîne en expliquant que le défi est de ne pas tomber dans la récupération du drame, comme les deux parties ont tendance à le faire; la martyrisation est une pratique déjà trop courante dans la région.

«Cela débouche rapidement sur la propagande... dont il faut être conscient des moindres rouages. Moi, je fais du théâtre; pas du reportage, mais de la fiction. C'est une forme de théâtre qui incarne des choix politiques, oui, mais pas seulement; on y rencontrera de vrais personnages de théâtre qui vivent de vrais drames. Il ne faut pas confiner les auteurs à des étiquettes et je n'aime pas que l'on réduise ce que je fais en disant que c'est du théâtre engagé ou politique; je me méfie de l'effet réducteur de ces mots... L'art, c'est beaucoup plus que cela même quand il aborde des thèmes sociaux.»

Comment donc «faire de l'art» en parlant de l'occupation de la Palestine?

«J'essaie d'éviter les manichéismes en tous genres. De trouver un angle neuf pour poser des questions en soulignant la violence de l'Occupation. Je veux montrer son impact sur tout le monde; son impact répété sur les gens qui la vivent quotidiennement, d'un côté comme de l'autre. Et, bien sûr, aborder des pistes de solution.» Pour le dramaturge, les seuls espoirs possibles résident dans le dialogue et dans la volonté de comprendre l'Autre. «Il faut au plus vite abolir les écarts qui mènent au désespoir en agissant dans les détails du quotidien;

ce n'est pas en construisant des murs qu'on y arrivera! Il faut vite lancer des initiatives de paix.»

La prise de position est claire, on l'entend bien. Philippe Ducros n'a pas la prétention d'être neutre: comme si c'était ce que l'on demande à l'art... «Je parle de l'Occupation et ça, déjà, ce n'est pas neutre. Mais *L'Affiche* n'est pas un spectacle partisan pour autant. Et j'aimerais qu'il suscite partout des discussions, qu'il fasse réfléchir et qu'on en arrive à entamer un véritable dialogue.»

Précisons en terminant que la première version du texte date de 2005; dès l'année suivante, la pièce était créée en Syrie, en arabe. «Mais c'était une version non terminée qui répondait aux critères de l'organisme Écritures vagabondes; je l'ai retravaillée ensuite pendant plus d'un an et demi.» N'empêche qu'une compagnie française a été séduite par cette version et qu'elle créait le spectacle de Ducros en mars dernier, à Caen, dans la mise en scène de Guy Delamotte. La production qui prendra l'affiche mardi à l'Espace libre est, bien sûr, différente de celle qui circule encore en France.

Bon. Laissons maintenant toute la place au dialogue...

Le Devoir

L'AFFICHE

Texte et mise en scène de Philippe Ducros. Avec François Bernier, Sylvie de Morais, Denis Gravel, Justin Laramée, Michel Mongeau, Marie-Laurence Moreau, Étienne Pilon, Dominique Quesnel et Isabelle Vincent. Une production Hôtel-Motel en codiffusion avec l'Espace libre à l'affiche jusqu'au 19 décembre.

Mal de mère

L'IMPOSTURE

Texte d'Eveline de la Chenelière. Mise en scène d'Alice Ronfard. Avec David Boutin, Sophie Cadieux, Violette Chauveau, Francis Ducharme. Durée: 1h50 sans entracte. Au TNM jusqu'au 12 décembre.

LUC BOULANGER

Avez-vous déjà été invité à un souper où des gens très cultivés avaient le don de vous ennuyer en pontifiant sur les sujets les plus passionnants? Hélas, j'ai eu cette impression en assistant à la première de *L'Imposture*, au TNM.

Certes, la nouvelle pièce d'Eveline de la Chenelière n'est pas dénuée d'intérêt ni d'humour. Mais elle est bavarde, et emprunte tant de directions qu'on s'y perd en cours de route. Et ce, malgré une production léchée et des acteurs formidables. Comme si l'auteure n'avait pas trouvé le véritable sujet de sa pièce...

Eve (le personnage central interprété avec génie par Violette Chauveau!) est une romancière à succès, mère de deux enfants. Elle souffre de bien des choses, sauf du syndrome de l'imposteur. Monstre d'égoïsme, Eve a sacrifié sa famille pour son travail. Son fils (Francis Ducharme, convaincant dans un registre romantique, loin de ses chorégraphies «destruy») admire sa mère et souffre d'un complexe d'Edipe. Il s'appropriera le dernier roman de sa mère (ce roman est d'ailleurs un «personnage»), en lira des passages et en commentera d'autres. Sa fille (Judique et vive Sophie Cadieux) réagit plus difficilement à la froideur maternelle: elle fuera avec un jeune Noir membre d'un gang de rue. Pour compléter le tableau, son chum et ses amis la

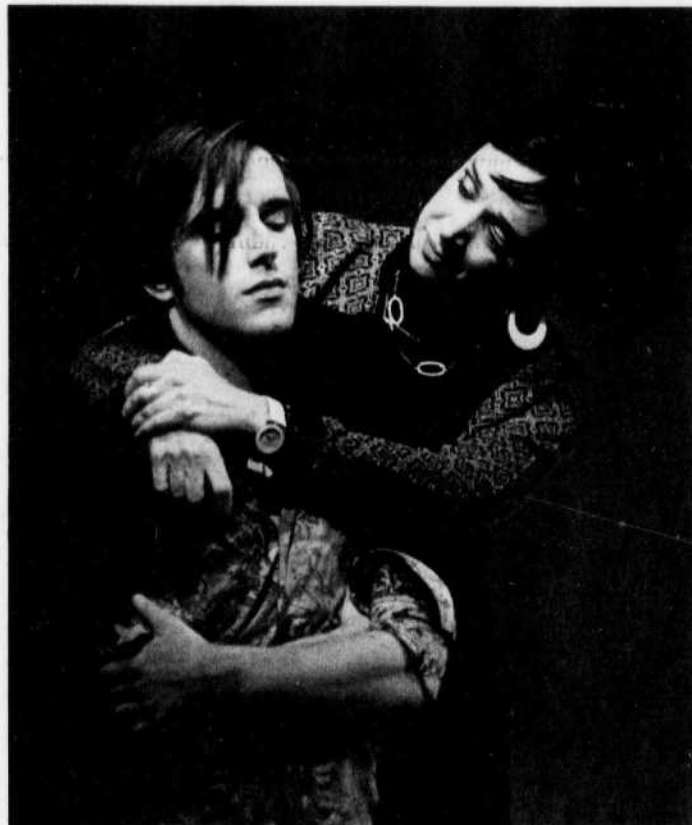
délaissent peu à peu. Pas facile, la création au féminin...

En plus des sujets déjà présents dans ses précédentes pièces (l'identité, l'écriture, l'introspection), la dramaturge aborde ici des thèmes sociaux: le racisme, la maternité, le complexe d'infériorité culturelle des Québécois. Néanmoins, la prémisses de l'œuvre est la difficulté des femmes de choisir entre le travail de création et la vie de famille sans avoir à traîner sur leurs épaules un lourd sentiment de culpabilité. Comme quoi les féministes n'ont pas tout réglé dans les années 1970! Malheureusement, le drame de la romancière n'arrive pas à émouvoir. Il est enrobé de plusieurs sous-thèmes, de digressions, de longues diatribes sur, par exemple, la mort de la littérature. La structure du texte est un peu décousue: des répétitions qui n'ajoutent rien; des monologues mal placés; des personnages évanescents (le couple d'amis); des flash-back inutiles.

Domage, car l'auteure a droit à un traitement haut de gamme pour sa création. Une scénographie magnifique signée Gabriel Tsampalieros; une musique originale de Simon Carpentier, de la vidéo réalisée par Yves Labelle et une mise en scène vivante d'Alice Ronfard. Sans oublier la distribution. Mentionnons l'admirable Violette Chauveau, l'une de nos actrices les plus talentueuses au Québec. Et aussi David Boutin, excellent dans un rôle assez ingrat. Boutin joue un ami d'Eve, célibataire amer et alcoolique. Lors d'un souper arrosé, il lance un cri du cœur sur la solitude et l'amié.

Du cœur. C'est ce qui manque le plus à cette pièce trop cérébrale.

Collaborateur du Devoir



YVES RENAUD

Bien qu'elle ait de l'intérêt et de l'humour, la pièce est bavarde et emprunte tant de directions qu'on s'y perd en cours de route.

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

ROMANCES
ET
KARAOKÉ

D'ANTAL GUY, LA PRESSE

« ROMANCES ET KARAOKÉ FAIT LA DÉMONSTRATION QUE LE RIDICULE NE TUE PAS ET QU'À FORCE D'EN AVOIR PEUR, ON PASSE À CÔTÉ DU PLAISIR OU DE L'AMOUR. ET SOUVENT DE SOI-MÊME. »

JEAN ST-HILAIRE, LE SOLEIL

« VOICI UN SPECTACLE JOUÉ AVEC ÂME, D'UNE ÉNERGIE INUSITÉ, BEAUCOUP PLUS CONSTRUIT QU'IL PARAÎT ET QUI NE REFUSE PAS POUR CELA LE DÉFI DE L'ALÉATOIRE. »

MASQUES 2005

MISE EN SCÈNE + TEXTE ORIGINAL + PRODUCTION JEUNES PUBLICS

TOUT PUBLIC, DÈS 14 ANS

FRANCIS MONTY

DIRECTION THÉÂTRE LE CLOU CODIFFUSION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

DÉROTORNE VERMEULEN AVEC MARC BEAUPRÉ, SANDRINE BISSON, MATHIEU

BOUCHER, SYLVIE GOSSELIN, CATHERINE VIDAL --- COLLABORATEURS RAYMOND MARIUS

BOUCHER, MATHIEU MARC, SYLVAIN SCOTT, BENJAMIN LAFLEUR ET MANON O'LEARY

le clou!

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

900 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M2

866-888-8888

514-292-7970

DU 12 AU 19 DÉCEMBRE 2009

DURÉE: 1H50 - 12 ANS ET PLUS - ADI 11-13-14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31

CULTURE

DANSE

La compagnie de Pina Bausch... sans Bausch

La mort de la chorégraphe Pina Bausch d'un cancer fulgurant, le 30 juin, à l'âge de 68 ans, a laissé sa compagnie, le Tanztheater de Wuppertal, devant un gouffre. En tournée en Pologne lors de son décès, la troupe, composée de trente danseurs très soudés, a répondu à cette perte en poursuivant tout simplement le travail.

Aucune indication, aucun testament d'aucune sorte n'avait été laissé par l'artiste allemande, peu prolifique en commentaires. Le danseur Dominique Mercy, présent depuis 1973 auprès de Pina Bausch, et Robert Sturm, l'assistant personnel de la chorégraphe depuis dix ans, ont pris les rênes.

D'abord officiellement, de façon «organique», selon le mot de Dominique Mercy, avant d'être désignés comme codirecteurs artistiques par la troupe elle-même. Ce choix a été entériné, le 9 octobre, par le conseil d'administration du Tanztheater, où siègent le maire de Wuppertal, Peter Jung, et un représentant de la région Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

Agenda déjà rempli

Les institutions qui subventionnent la compagnie ont décidé de maintenir leur soutien financier à la même hauteur et sans limite dans le temps. Le budget annuel global du Tanztheater est de cinq millions d'euros. La Ville en donne deux millions; le land, un million. Les deux millions restants sont apportés par les tournées (environ 80 dates par an), soit une part d'autoproduction oscillant entre 40 % et 45 %.

L'agenda des deux prochaines saisons est déjà rempli — en partie sous la direction de la chorégraphe. 2012-2013 se met déjà en place. Avec quelque vingt-cinq pièces au répertoire, le Tanztheater peut amplement répondre à la demande des programmeurs.

Le seul rôle encore interprété par Pina elle-même, dans

Café Müller (1978), avait déjà été confié par ses soins à la danseuse Helena Pikon. La transmission de certains spectacles à d'autres compagnies, rarement pratiquée du vivant de Pina Bausch, n'est pour le moment pas envisagée. Seul le Ballet de l'Opéra de Paris a le privilège de danser deux ballets historiques, *Le Sacre du printemps* (1975) et *Orphée et Eurydice* (1975), confiés aux interprètes par Pina Bausch elle-même, en 1997 pour le premier et en 2005 pour le second. «Il y a une relation très particulière, presque familiale, avec l'Opéra de Paris, dit Dominique Mercy. Par ailleurs, fort peu de pièces, à l'exception peut-être de celles des années 1970-1980, comme *Iphigénie en Tauride*, peuvent être confiées à d'autres interprètes que ceux du Tanztheater.»

La préservation d'une œuvre sans l'artiste qui l'a conçue se révèle toujours une affaire délicate. La responsabilité de Dominique Mercy et Robert Sturm est lourde. «La solidité de la troupe, sa cohésion, l'implication intime de chaque interprète — on travaillait tous en tête à tête avec Pina — me semblent des garanties du respect de l'œuvre», ajoute Dominique Mercy. Par ailleurs, chaque spectacle a son répertoire spécifique, qui en assure précisément la cohérence.

La question de la vitalité d'une troupe entièrement mobilisée par des reprises ne se pose pas encore. De même, celle du renouvellement des danseurs. «Nous avons le luxe de pouvoir prendre notre temps, et c'est très important, commente Robert Sturm. Il est évidemment vital de rester créatifs, mais nous ne savons pas encore quelle voie nous choisirons. Mettre en scène de nouvelles pièces en invitant des chorégraphes, pourquoi pas? Mais nous n'y pensons pas encore. Tout est ouvert.»

Le Monde



La chorégraphe Pina Bausch en octobre 2008, quelques mois avant sa mort.

DanseCité
la trace des créateurs

CORPS INTÉRIEUR
David Pressault traces-chorégraphes

IDÉATION ORIGINALE ET CHORÉGRAPHIE
David Pressault

AVEC LA PARTICIPATION CHORÉGRAPHIQUE
DES INTERPRÈTES
Angie Cheng, Anne Lebeau,
David Flewelling, Karina Iraola,
Karsten Kroll, Daniel Soulières

COLLABORATEURS
Angelo Barsetti COSTUMES, MAQUILLAGE
Gareth Bate ARTISTE VISUEL, SCÉNOGRAPHIE
Lucie Bazzo LUMIÈRES
Michel F. Côté MUSIQUE
Catherine Viau RÉPÉTITRICE

Installation chorégraphique où le public
est appelé à circuler.

Une production de Danse-Cité
en collaboration avec David Pressault Danse
asue Pressault
10 ANS

2 AU 4 DÉCEMBRE 2009, 20H30
5 DÉCEMBRE, 14H30 ET 20H30

Studio Hydro-Québec
du Monument-National
1182, boul. St-Laurent
St-Laurent

BILLETTERIE 514 871 2224

Rendez-vous Danse-Cité : Rencontrez les
artistes le 3 décembre 2009 après la représentation. Nous aurons l'honneur de recevoir
M. Guy Comeau comme animateur.

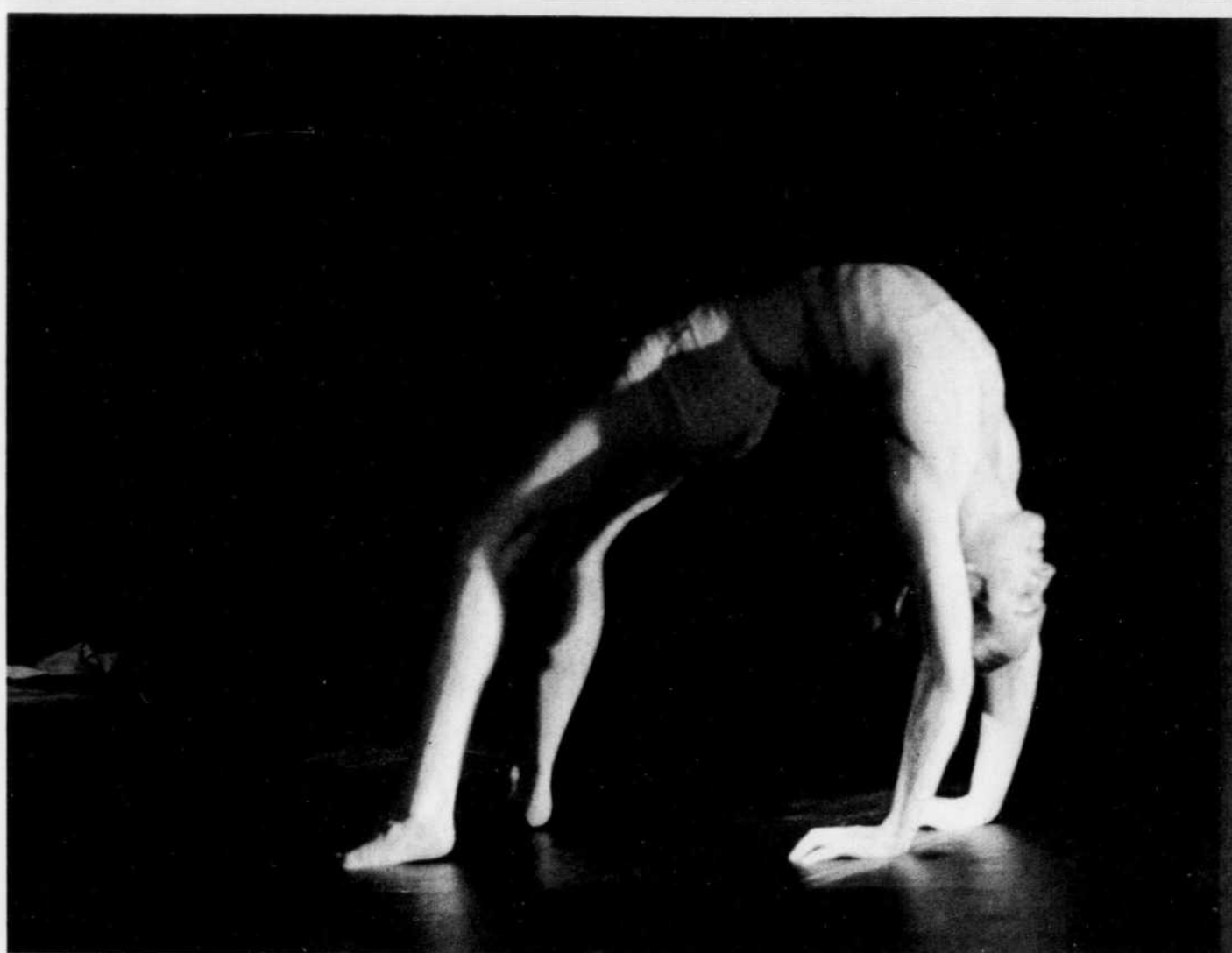
Conseil des Arts
du Canada

Conseil Culturel
des Arts

Québec

CHAMBER ARTS COUNCIL
CHAMBER ARTS COUNCIL

LE DEVOIR



Angela Laurier dans son dernier spectacle, *Déversoir*

J. VELASCO

MULTIMÉDIA

Le corps tordu comme un fou

Angela Laurier présente un spectacle inclassable

Angela Laurier revient en ville. La contorsionniste de la famille Laurier présente *Déversoir*, un spectacle inclassable situé quelque part entre l'autofiction live, les contorsions intimes et le témoignage familial romancé. Laurier y tord son corps et son histoire.

CATHERINE LALONDE

Des neuf enfants de la famille Laurier, qui compte aussi les actrices Charlotte et Lucie, Angela est celle qui a fait le Cirque du Soleil. Celle qui s'est tordu le corps, des années durant. Celle qui a cherché ensuite une autre façon de se plier: en Puck, pour *Le Songe d'une nuit d'été* de Robert Lepage, ou en dansant pour le chorégraphe François Verret. Celle, enfin, qui avait abandonné, «écœurée de la contorsion»...

Jusqu'à l'invitation des Substances, lieu lyonnais de recherche en art vivant. Une carte blanche, un spectacle à préparer, et voilà Angela Laurier qui se penche sur le pan noir de l'histoire familiale: la schizophrénie de son frère Dominique, les électrochocs qu'il a reçus, son confinement. Une maladie qui résonne avec celle du père dépressif, qui a lui aussi subi des électrochocs. Angela Laurier cherchait déjà son chemin dans le roman familial. «J'ai commencé la contorsion à 18 ans; ça coïncide avec les premiers internements de mon frère en psychiatrie.»

En 1999, dans *Mon grand frère*,

re, mis en scène par Michel Dallaire, elle fait un parallèle entre la folie de son frère et l'aliénation physique qu'elle s'impose. «C'est une forme de folie, répéter tous les jours les mêmes mouvements. Ça devient un enfermement avec les années. J'étais lasse, confie-t-elle de son débit hachuré. De la représentation même, de cette image trafiquée du cirque qui me pesait très lourdement.»

Du documentaire à la contorsion

L'idée, d'abord, est de tourner un documentaire. Manuel Padelou tient la caméra qui permet à sa compagne de retrouver, grâce à l'objectif, père et frère. Et toute la création de *Déversoir* se fera à travers une réparation familiale: retrouvailles, retour à la Colombie-Britannique de l'enfance, sortie du frère enfermé pendant plus de vingt ans, qui se retrouve maintenant à accompagner la tournée et à travailler sur le prochain spectacle. Pourtant, affirme Laurier dans une entrevue téléphonique de la France, «*Déversoir* n'est pas psychologique. J'avais besoin de la caméra de Manuel et de ce projet pour

parler [de la maladie de mon frère. Au début de la création], je n'arrivais ni à mettre en mots ni à parler sur scène. Finalement, ça repassé par le corps, autrement, et ma gestuelle a trouvé un nouveau sens.»

Alors qu'elle croyait avoir abandonné pour de bon l'origami articulaire, *Déversoir* la ramène dans ses torsions. À 47 ans. «La préparation est très importante. À froid, je n'arrive pas à faire quoi que ce soit! Deux heures de réchauffement sont nécessaires, et l'adrénaline donne le coup de pouce pour certains mouvements faits en répétitions «presque à l'arraché, des mouvements que je ne fais pas en entraînement parce

que ça fait trop mal». La vidéo reste tissée au spectacle, les entrevues du père et du frère se mêlent au visage capté live et en gros plan d'Angela Laurier, corps tordu.

Celle qui n'attendait rien de ce spectacle, qui «a commencé, effectivement, comme un règlement de comptes», trouve avec *Déversoir* un beau petit succès. Laurier a fondé sa compagnie pour répondre à la demande. L'équipe revient de Moscou, de la Croatie et de Bruxelles, et la pièce a été jouée près de 70 fois en deux ans. Le magazine français *Têlêrama* lui a accordé quatre étoiles. Mais la texture intime de *Déversoir* fait que Laurier est nerveuse pour les représentations montréalaises. «C'est chez nous! Et c'est la première fois que mes parents vont voir la pièce.»

Elle prépare déjà la suite, *Je voudrais pouvoir rire*, toujours avec son frère, pour une première à Chaillot en février prochain. Une suite où elle dansera, jouera, retrouvera la parole. «Je vais toujours me cambrer, m'étirer le dos, mais pas jusqu'à la contorsion. Ça fait, la contorsion! Je me suis assez cassée», souffle-t-elle dans un rire.

Collaboratrice du Devoir

DÉVERSOIR

Compagnie Angela Laurier.
Au Théâtre La Chapelle, du 1^{er} au 6 décembre.



J. VELASCO

Déversoir ramène Angela Laurier dans ses torsions. À 47 ans.

LE MAL DE BONAMO / FANTAISE DE SERGE LAÉORTUNE /
5 et 6 décembre à 14h
5 et 6 décembre à 16h

DANSES EN FAMILLE

AMQUI / MARIE-EVE ALBERT /
12 décembre à 19h30
13 décembre à 16h

Tangente
Billetterie = 514.525.1500
Réseau Admission = 514.790.1245
840, rue Cherrier, Montréal
(métro: Sherbrooke)
www.tangente.qc.ca

JOURNÉE PORTES OUVERTES
12h30-17h30

Dimanche le 29 novembre

Programme Danse-Études en
BALLET CLASSIQUE ET DANSE CONTEMPORAINE

En collaboration avec:

Niveau secondaire École secondaire
Niveau collégial Collège de
Collège de Montréal
et École secondaire
Edouard-Montpetit

www.balletdivertimento.com
Ballet Divertimento 3505, rue Durocher (angle Milton) 514 285-2157

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Voix à découvrir

CHRISTOPHE HUSS

Après le quasi irréal *Sacrificium* de Cecilia Bartoli chez Decca et le très «bartolien» *Lava* de Simone Kermes chez Deutsche Harmonia Mundi, c'est l'éditeur Virgin qui nous arrive avec six récitals vocaux publiés d'un coup.

Parmi les six chanteurs qui se disputent l'attention des discophiles, il y a une chanteuse que nous n'attendions pas: la Franco-Albanaise Inva Mula. La soprano grave ici son premier récital, revisitant les rôles qui ont marqué sa carrière, par exemple «l'air des bijoux» du *Faust* de Gounod ou les airs de *La Traviata*. Inva Mula n'est pas de ces jeunes filles au look d'enfer auxquelles on ouvre les studios par le seul pouvoir de leur abattage scénique.

C'est l'Opéra de Paris qui donna sa chance, au début des années 90, à cette jeune femme qui venait de Tirana sans le sou. Agée aujourd'hui de 46 ans, Inva Mula est une valeur sûre des scènes italiennes, espagnoles et, surtout, françaises. Entendre la saine et ferme évolution de cette voix m'a procuré un grand frisson, car Inva Mula possède une voix très phonogénique et en pleine santé, même si le juvénile air *O mio babbino caro* est déplacé ici. La douce candeur d'antan (ah, sa Gilda de *Rigoletto* sur scène...) a fait place à une assise vocale qui éclate dans *La Bohème*, *Mireille*, *Manon* ou *Thaïs*.

Il *bel sogno*, programme d'airs célèbres — destiné, donc, à un large public — ne décline aucune grande prestation de vedettes de l'histoire du chant, mais c'est le juste témoignage d'une artiste touchante qui a vraiment mérité cette belle carte de visite sonore.

Deux complices

Ceux qui ont assisté, début 2008, au théâtre Maisonneuve, au concert réunissant Renée Fleming, Diana Damrau, Joyce DiDonato, le Métropolitain et Yannick Nézet-Séguin se souviendront longtemps de la tête de la mezzo Joyce DiDonato après la délirante prestation de sa collègue Diana Damrau dans l'air *Glitter and Be Gay* de Bernstein. «Comment voulez-vous passer après ça?», avait-elle confié au public. Le fait d'annoncer que *Glitter and Be Gay* conclut le nouveau récital de Damrau, intitulé *COLORaturas*, suffira à inciter une bonne partie du public d'alors à acheter le CD. La soprano allemande refait son spectaculaire numéro, peut-être un peu moins fou...

Le programme est tout aussi grand public que celui de Mula, un autre répertoire, évidemment, puisque la voix de Damrau est plus haut perchée. Elle y chante notamment Juliette (*Roméo et Juliette* de Gounod), Gilda (*Rigoletto* de Verdi), Rosine (*Le Barbier de Séville*), Oscar (*Un bal masqué* de Verdi). Le disque contient aussi *O mio babbino caro*, on se demande bien pourquoi. Cet air, extrait de *Gianni Schicchi*, met en évidence la limite de l'exercice: tout est souligné et apprêté: les phrases, les mots, le son, avec une captation trop proche qui laisse entendre les prises de souffle et met des coups de zoom sur l'orchestre. Impressionnant, mais artificiel, donc.

Joyce Di Donato, dévouée collègue de Damrau, est aussi une artiste Virgin. Son nouveau récital s'intitule *Colbran, the Muse*, un concept calqué sur le modèle de l'hommage de Bartoli à la Malibran. Isabella Colbran (1785-1845) inspira Rossini au point qu'il épousa son égarée en 1822. Colbran est la source d'inspiration pour tous les opéras écrits par Rossini pour l'Opéra de Naples: *Elisabetta*, *regina d'Inghilterra*, *Otello*, *Armida*, *La Donna del lago*, *Maometto II*, par exemple. Le programme puise dans ces ouvrages et y ajoute le *Bel raggio lusingher* de *Semiramide*. Le projet, plus pointu, s'adresse aux amateurs plus chevronnés d'art lyrique. Mais la souplesse et la polyvalence de couleurs de Di Donato font mouche. Là aussi petit regret technique: la soliste est très bien captée, mais l'orchestre et les chœurs sonnent avec quelques duretés.

Folie

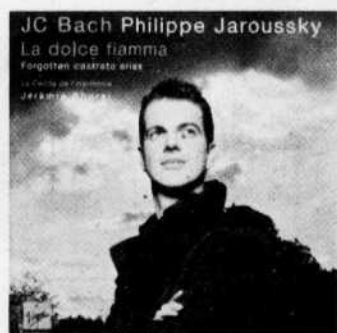
Le récital *Mad Scenes* de Natalie Dessay n'est pas une nouveauté, mais une compilation extraite d'intégrales et de récitals. Elle est vendue avec le visuel créé pour promouvoir *La Somnambule* du Metropolitan Opera, la saison dernière. On y trouve les trois grandes scènes de folie du répertoire: *Lucia di Lammermoor* de Donizetti, *Les Puritains* de Bellini, *Hamlet* de Thomas. L'œuvre de Donizetti est présentée dans sa version française (enregistrement 2002) et italienne (2007). *Mad Scenes* offre deux points de comparaison avec le CD de Diana Damrau: la scène d'Ophélie d'*Hamlet* et *Glitter and Be Gay*. Outre le fait que les prises de son sont plus saines et «objectives» ici, on notera que Dessay est plus fragile et aérienne, là où Damrau est plus «physique». Excellent programme, impressionnante artiste.

Très intéressant pendant au *Sacrificium* de Bartoli, *La Dolce Fiamma* de l'étonnant haut-contre Philippe Jaroussky lève le voile sur des airs inconnus écrits par Johann Christian Bach pour des castrats. Le plus spectaculaire et le plus virtuose des hautes-contre en activité est toujours aussi éblouissant et n'avait pas besoin d'une captation si proche (du genre Damrau, mais en moins artificiel et moins trafiqué) pour renforcer sa présence. L'auditeur est donc avisé de baisser le volume sonore pour découvrir un récital important, parfaitement accompagné, qui nous révèle des œuvres nous faisant comprendre pourquoi Mozart admirait tant le «Bach de Londres».

Dans le dernier portrait, Vivica Genaux nous revient, après une longue absence, avec *Vivaldi Pyrotechnics*. La méconnaissable mezzo de l'Alaska a encore changé de tête! Son récital se distingue des cinq autres, car c'est celui où l'oreille est principalement attirée par ce qui se passe à l'orchestre, dirigé par Fabio Biondi. Le programme est vraiment pyrotechnique avec, souvent, de la virtuosité entièrement gratuite. Je ne suis pas un grand fan des changements de couleurs du timbre de Genaux et j'avoue que, lorsque ce genre de choses n'est pas passé à la moulinette de la folie de Bartoli, c'est un répertoire qui me concerne fort peu. À mes oreilles, c'est aussi creux que spectaculaire.

Carré d'as donc: Natalie Dessay, Philippe Jaroussky, Inva Mula et Joyce DiDonato

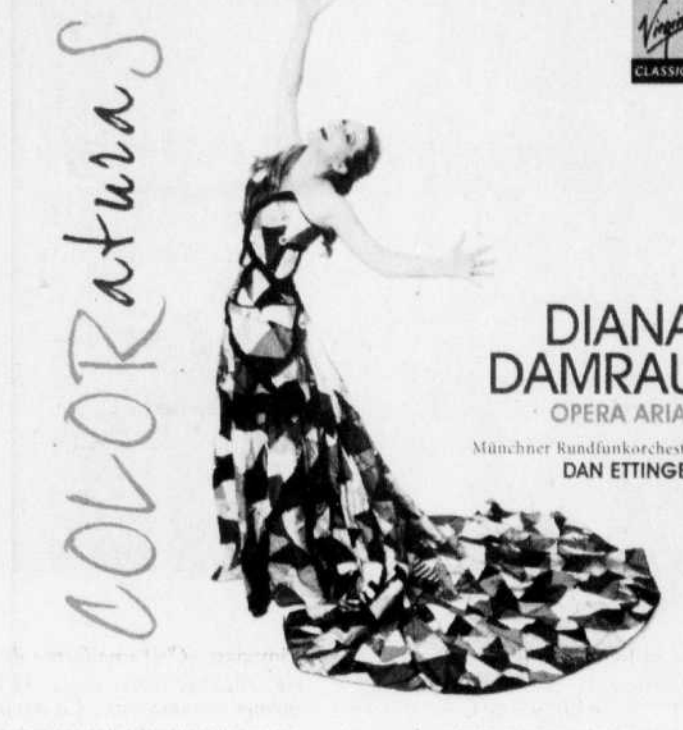
Le Devoir



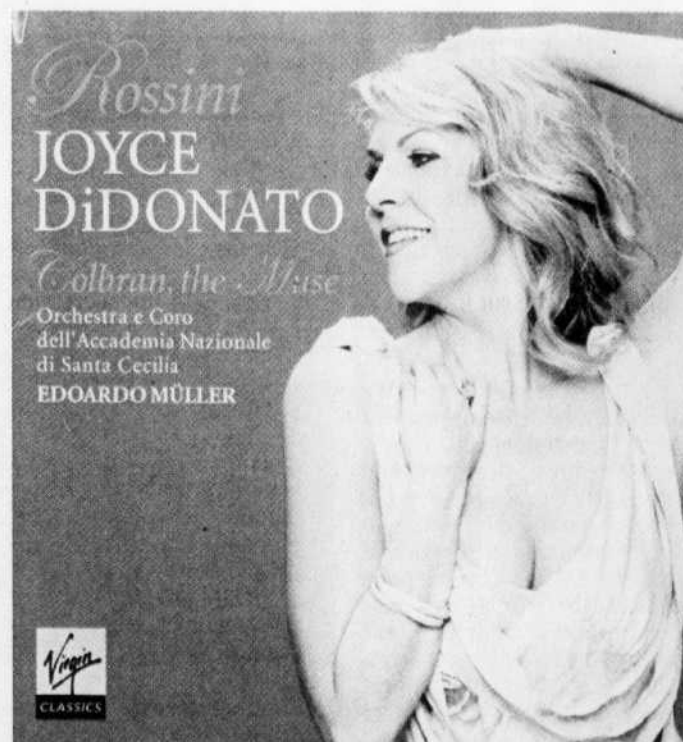
JC Bach Philippe Jaroussky
La dolce fiamma
Forgotten castrato arias
Lucia di Lammermoor
Johann Christian Bach



INVA MULA
OPERA ARIAS
Zagreb Philharmonic Orchestra
Ivo Lipanovic



DIANA DAMRAU
OPERA ARIAS
Münchner Rundfunkorchester
DAN ETTINGER



ROSSINI
JOYCE DIDONATO
Colbran, the Muse
Orchestra e Coro dell'Accademia Nazionale di Santa Cecilia
EDOARDO MÜLLER

DISQUE

Ces chansons qu'on chuchote

FRÉDÉRIQUE DOYON

On ne compte plus les comédiens ou artistes qui s'improvisent chanteurs. Mais pour Fred Pellerin, c'est différent, il chante déjà tellement quand il raconte ses histoires... Et l'album *Silence*, lancé cette semaine, n'a rien d'un tournant dans sa carrière. Il s'agit plutôt d'une incursion, comme il l'a fait au cinéma et en littérature.

«Je m'en va pas là-dedans», assure le poète-conteur au bout du fil, en pleine tournée finale de son spectacle *L'Arracheuse de temps*. Sa tournée de chanteur va commencer et s'arrêter à Saint-Élie-de-Caxton, où il performera pendant 15 soirs l'été prochain. «C'est juste trippant d'essayer des affaires. Chanter, écrire des films, des livres ou des histoires, ça reste que le plaisir, il est dans le mot.»

L'intimité tranquille de l'enregistrement de l'album lui a servi de refuge, comme la chanson sert de pause entre deux exubérances verbales dans ses spectacles. C'est la loi du pendule.

«Le conte, il parle fort et la chanson, elle, elle chuchote, dit-il. Quand je conte, à un moment donné, faut que je donne du lousse un peu aux oreilles, faque je fais une p'tite toune, ça redépense les poussières colorées des histoires.»

Il avait déjà tâté de l'album avec son frère Nicolas Pellerin, mais cette fois, il se commit davantage dans cette première livraison solo. Il en ressort une voix authentique à défaut d'être puissante, un son folk mélancolique, des arrangements tout beaux dans leur simplicité. Fred Pellerin n'a pas essayé de se déguiser en grand musicien qu'il n'est pas.

Question de «feeling»

«Ce que j'ai à donner, c'est mes accords; que je connais avec ce



que j'ai comme sentiment; on l'a joué au «feeling» pis après on a intégré le «feeling» aux partitions des autres musiciens qui sont passés», résume-t-il en donnant tout le crédit de l'équilibre à son ami et réalisateur, Jeannot Bournival.

Comme il le dit lui-même, une écoute distraite peut laisser croire à un simple album voix-guitare. Mais une poignée d'instruments viennent discrètement donner une texture plus riche: ici l'harmonica ou l'accordéon, là un banjo, une mandoline ou un violon. Les textes sont puisés tantôt dans le répertoire oublié (*Mommy*, d'une nouvelle actualité) ou «panthéonifié» (*Douleur* de Félix Leclerc), dans les poches de ses amis (*Là-bas* de Manu Trudel et Renée Houle) ou dans les siennes (*L'Alouette*, *Silence*, *Les Mariés*).

Le hic, c'est la drôle de modulation de l'accent chez le chanteur, plus marqué ou léger selon l'esprit de la chanson. On retrouve le Fred Pellerin qu'on connaît dans des pièces comme *Là-bas* et une voix plus étrangère, encore à apprivoiser, dans *Mille après mille*. Chose certaine, l'écriture de chanson lui semble aussi naturelle que l'écriture du conte, deux formes qui sont finalement voisines, selon lui. «C'est à côté, insiste-t-il. Ça, les recettes de cuisine pis les superstitions, ça vient toute des mêmes bouches...»

Le Devoir

LE CHOEUR DE
L'ART NEUF
sous la direction de Pierre Barrette
des
siècles
de
noëls
samedi 5 décembre 2009 à 20h
dimanche 6 décembre 2009 à 14h
église Saint-Pierre-Apôtre de Montréal
1201, rue de la Visitation
angle boul. René-Lévesque
métro Beaudry
(514) 525-4111
www.artneuf.com

...POUR VIOLON
ET CLARINETTE
DEUX JEUNES VIRTUOSES
Solos et duos de grands maîtres
de la musique contemporaine
★ECM+
debuts
MARDI | 8 DÉCEMBRE 2009 | 19H30
SOLISTES:
Véronique MATHIEU, violon
et Hubert TANGUAY-
LABROSSE, clarinette
ANIMATION Véronique LACROIX
ŒUVRES DE:
BOULEZ, DONATONI,
DUFOUR-LAPERRIÈRE, LAVISTA,
OESTERLE et VIVIER
SALLE DE CONCERT DU
CONSERVATOIRE
DE MUSIQUE DE MONTRÉAL
4750, rue Henri-Julien
Billets: 18 \$ / 12 \$
ECM+ Ensemble contemporain de Montréal
Véronique Lacroix (Directrice artistique)
Conseil des Arts
Canada Council
for the Arts
Québec
SOCIÉTÉ
SOCAN
LE DEVOIR
60

ultreia! Un pèlerinage musical
autour du monde
Direction artistique: Claire Gignac
Codirection musicale De Longa:
Andrew Wells-Oberegger
Pierre-Alexandre Saint-Yves
Une production de La Nef
JEUDI 3 DÉCEMBRE, 20H
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est, Montréal
Admission 514.790.1245
www.la-nef.com 514.523.3095

DE VISU

Farces grossières

MATHIEU LEFEVRE

Centre des arts actuels Skol
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 314
Jusqu'au 19 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Une peau de banane. Voilà ce qui accueille les visiteurs du centre Skol où expose Mathieu Lefevre. L'objet se matérialise au sol au moyen de peinture acrylique, un socle de faible hauteur le détachant toutefois du plancher. On ne sait trop si la banane met en garde les visiteurs contre le terrain glissant qu'il s'apprête à fouler, l'espace de la galerie et l'épreuve que peut représenter l'art contemporain — que l'on présume semé de pièges destinés à l'esprit —, ou si elle traduit la posture de l'artiste dans ce monde de l'art où une forme de rivalité prévaut.

Chose certaine, c'est en forçant le regard au sol, sur cette *Hilarious Banana*, que l'artiste donne le ton à son exposition où dominent la moquerie et l'intégration du banal, deux procédés par lesquels Lefevre s'applique à désamorcer l'élitisme et les conventions artistiques. Les mythes depuis longtemps secrétés autour de la peinture et de la figure de l'artiste font également partie de la mire de celui qui dit, lui, ne pas se prendre au sérieux.

D'œuvre en œuvre, les métaphores se déclinent sous des apparences littérales, voire volontairement grossières, suscitant souvent un petit rire. Ces quelque vingt objets sont, au demeurant, accompagnés d'un *Guide des œuvres* qui, de ce fait, insiste par la parodie sur le rapport cérébral à l'art et les médiations éducationnelles désormais de mise dans les lieux de diffusion. L'ensemble de l'exposition a quelque chose de sympathique et de léger, mais réserve aussi quelques propositions plus consistantes.

Authenticité et originalité

Il en est ainsi de *La peinture, c'est lourd/Heavy Painting*, une huile sur toile qui tient sur un socle en verre à l'horizontale. L'amas de peinture s'élève en une généreuse spirale où les différentes couleurs boudinent distinctement d'un étage à l'autre et creusent à la fois la toile que la transparence du socle permet d'apercevoir.

Graphique pour mieux comprendre la peinture à l'huile, de Mathieu Lefevre

Poids réel et poids de la tradition font image dans cet objet qui présente un attrait sur le plan sculptural et qui atteste aussi, et c'est une force, du jusqu'au-boutisme de l'artiste.

Ailleurs, une toile demande à être nettoyée de la poussière qui la recouvre. Une autre fait dos au public dans un coin, comme si elle était punie, et se présente sous l'intitulé *Bad Painting*. Dans *Graphique pour mieux comprendre la peinture à l'huile*, les mots «difficile» et

«beau» désignent les axes d'un graphique, le tout selon une facture naïve qui semble contredire l'énoncé tout en s'imposant joliment au regard. La facétie est rafraîchissante.

La matière picturale se fait par ailleurs abondante dans cette exposition, comme en fait foi *Wasted*, qui semble entasser dans un coin tous les tubes, évidés, ayant servi à faire les autres œuvres. La peinture en effet s'accumule en amas, s'élève ambitieusement comme des bas-reliefs pour tracer, dresser plutôt, des mots sur les surfaces. Cette matière colorée exagérément présente ne peut que tourner en dérision la tradition expressionniste pour laquelle la picturalité, révélant la gestualité de l'artiste, est gage d'authenticité et d'originalité. Effrontement accumulée, la picturalité devient ici grossière et, en même temps, le résultat d'un gaspille visiblement jubilatoire.

Lefevre se moque aussi du discours moderniste et de son récit historiciste avec *Breaking Boundaries. Exploring the Limits*, un tableau qui fend littéralement d'une de ses pointes le mur. Mais ici comme dans une autre œuvre qui se présente comme un pupitre renversé

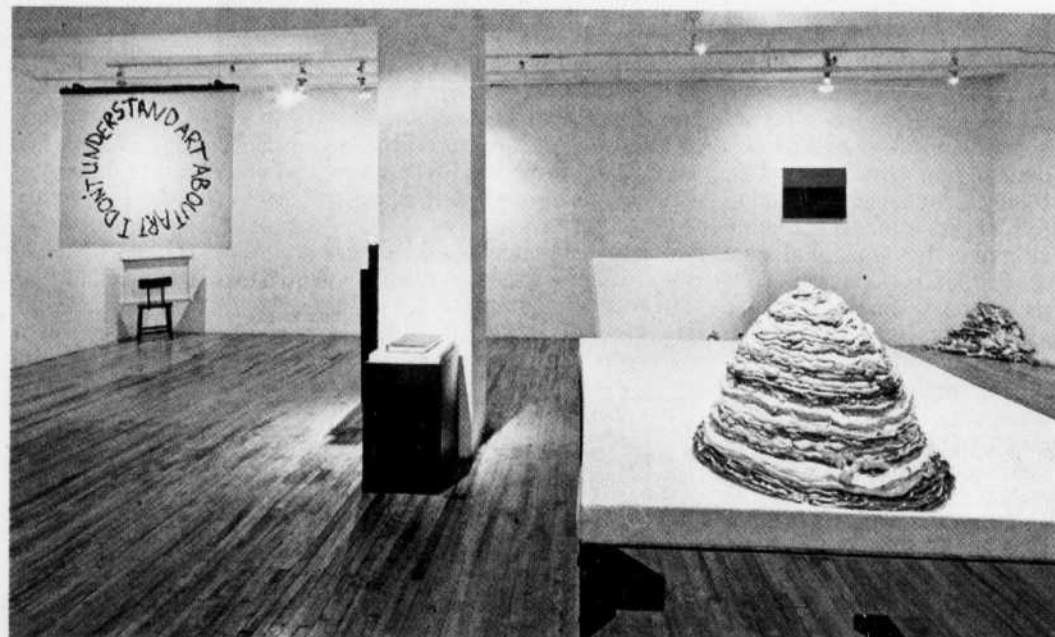


PHOTO GUY L'HEUREUX

Une vue d'ensemble de l'exposition

arborant le jeu linéaire d'une multitude de gommes à mâcher, l'image semble par trop évidente et tombe à plat plus rapidement.

C'est en somme ce qui pourrait agacer devant ces œuvres, à savoir que leur dimension critique, fondée sur l'humour, n'est pas un solvant à la hauteur, c'est-à-dire suffisamment

puissant, et que, par ailleurs, les cibles choisies sont parfois des poncifs éculés sur lesquels il n'est rien dit de nouveau.

Cette première exposition en solo à Montréal de Mathieu Lefevre s'inscrit en parfaite cohérence avec ses projets antérieurs qu'il présente depuis quelques années seulement, notamment en 2007 dans le

cadre d'Artefact et du Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul. L'attitude du pitre perspicace, il l'a toutefois adoptée depuis les tout débuts et il persiste dans cette approche qui ne peut que devenir plus mordante avec le temps.

Collaboratrice du Devoir

STÉPHANIE BÉLIVEAU
LOUIS-PIERRE BOUGIE
JEAN-MICHEL CROPSAL
CATHERINE FARISH
CHARLOTTE FAUTEUX
DENIS SAINT-PIERRE
FRANÇOIS VINCENT

Une exposition de gravures

Le Goût du NOIR

Du 28 novembre 2009 au 10 janvier 2010

Cette exposition est produite et diffusée par la
Maison de la culture de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension.
Salle de diffusion de Parc-Extension
421, rue Saint-Roch
514 872-6131



Villeray
Saint-Michel
Parc-Extension
Montréal

GALERIE BERNARD
3926, rue Saint-Denis
ROBERT DESCHÊNES
L'écoulement de la rivière
Jusqu'au 19 décembre 514.277.0770
galeriebernard.ca J&V: 11h à 19h et S: 12h à 17h

Jocelyn D'Amours
GRANDEUR NATURE
œuvres miniatures jusqu'au 9 décembre
Galerie d'Art Gala
5157, boul. Saint-Laurent
T 514 279 4247
gala@qc.aira.com

VERNISSAGE
le dimanche 29 novembre
Collectif de la galerie
Blanc d'espace
jusqu'au 20 décembre
GALERIE
LINDA VERGE
1049, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES
Gratuit dans Le Devoir du samedi
LE DEVOIR

DE VISU

Bombes multiculturelles

L'exposition *Sugar Bombs* réunit au centre Mai les travaux de Diyan Achjadi et de Brendan Tang autour des questions d'identité

SUGAR BOMBS

Mai - Montréal, arts interculturels, 3680, rue Jeanne-Mance, jusqu'au 12 décembre

JÉRÔME DELGADO

Sans identité, mais avec une étiquette. Nous sommes des pions, élevés dans le même moule et selon les mêmes normes. Des catégories, des classes, existent. Il ne faut quand même pas nous mettre tous dans le même bateau. Mais quelque part, nous ne serions, tous, que des produits des sociétés dans lesquelles nous vivons. Autour de ces questions d'identité, l'exposition *Sugar Bombs*, au centre Mai, réunit les travaux de Diyan Achjadi et de Brendan Tang.

Des bombes inoffensives, en sucre et couleur bonbon? De loin, oui, sûrement. Il devient cependant clair, rapidement, que les dessins de Diyan Achjadi sont faussement naïfs. Que derrière le travail en céramique (des porcelaines de Chine) de Brendan Tang se cache un propos plus mordant. Avec son esprit bédé rebelle, *Sugar Bombs* est l'heureuse surprise de cette fin d'année.

Il n'y a sans doute rien d'étonnant au fait de tomber, dans ce centre dédié au multiculturalisme, sur une expo au parfum exotique, de celles qui viennent titiller, gentiment, la définition d'une nation. Avec cette *Sugar Bombs*, venue d'une Colombie-Britannique marquée par l'Orient, le questionnement a peu d'une caresse.

Les dessins d'Achjadi peuvent évoquer un régime totalitaire, militaire, loin du Canada démocratique, ils parlent néanmoins de la violence dans une société occidentale. Au moment



Reaching the City, de Diyan Achjadi

suppose-t-on, du mélange des cultures — Kristen Lamberson, directrice artistique du Powell Street Festival, événement de Vancouver porté par «l'héritage des Canadiens d'origine japonaise» —, Diyan Achjadi et Brendan Tang baignent dans ces eaux depuis toujours. La première est née en Indonésie, le second, en Irlande, de parents trinitadiens.

La série *The Further Adventures of Girl*, d'Achjadi, fait éclater les murs du Mai en couleurs joyeuses et agaçantes. Difficile ne pas être attiré par ce visuel. Le discours apparaît plus sombre, une sorte de critique d'un régime, ou des régimes (politique, militaire, social). La figure de la fille, reprise avec sa même robe rouge et d'identiques couettes d'une planche à l'autre, voire multipliée comme un fidèle

soldat, une scout obéissante ou un produit en série, sert de symbole d'un monde qui ne tourne pas rond.

Ces dessins numériques ne portent pas le noir de l'univers kafkaïen, ils n'en montrent pas moins tout le côté tordu d'une société divisée en classes et obsédée par le pouvoir. Mais il y a de l'espoir, si on se fie aux détails un brin subversifs dans certains dessins. Dans *What That Have They Done?* les fillettes, même en punition, gardent leurs petites différences, un regard ici, une pose là.

Les sculptures de Brendan Tang sont aussi colorées, entre le bleu vif et le rose, et s'intègrent bien dans le parcours. À la fois jouets et vaisselles, bombes et machines sans fonction, elles reposent sur un mélange de formes et de matériaux, d'époques et de traditions. Inspiré directement de la bédé (la série qu'il expose s'intitule *Manga Ormolu*), l'artiste de Kamloops crée des pièces qui semblent non abouties et excessives, comme un bon manga.

Sur leur socle vitré, ces mangas 3D, presque abstraits, mettent les points sur les «i»: nous cherchons constamment à catégoriser, à étiqueter, à identifier. Elles nous défient et cherchent

à briser ces contraintes identitaires, cette hiérarchisation de l'art, de la société. Si Achjadi dénonce l'uniformisation, Tang s'oppose à la catégorisation. En gros, s'il s'agit de défendre le

multiculturalisme, le pluralisme à la Trudeau, il faudrait le faire sans limites et sans favoritisme à l'égard d'une communauté.

Collaborateur du Devoir

Des bombes inoffensives, en sucre et couleur bonbon? De loin, oui, sûrement. Avec son esprit bédé rebelle, *Sugar Bombs* est l'heureuse surprise de cette fin d'année

où Ottawa cherche à abandonner le contrôle des armes à feu, l'art féministe d'Achjadi apparaît bien pertinent.

Les sculptures de Tang, propres à nos années post et multi, mélangent les genres, quelque part entre la porcelaine classique et le collage. Ou, comme le dit l'artiste, à du «channel surfing».

Mélanges en tous genres Réunis par une passionnée,

DAVID BURDENY

EXPOSITION
du 3 décembre au
10 janvier 2010

Beaux-arts des Amériques
3944, rue St-Denis
Montréal

beauxartsdesameriques.com
514.481.2111

Cinq icebergs, Mer Weddell
Antarctique, 2007



ya

ya

ya

Jean-Marie Martin
Du 21 novembre au 20 décembre

galeriericdevlin
3550, rue Saint-Jacques,
Montréal (coin Rose-de-Lima, deux rues à
l'ouest d'Atwater), métro Lionel-Groulx
Jeudi au dimanche de 12 h à 17 h
et sur rendez-vous
www.galeriericdevlin.com
514 885-4238
www.jeanmariemartin.com
718 208-7048

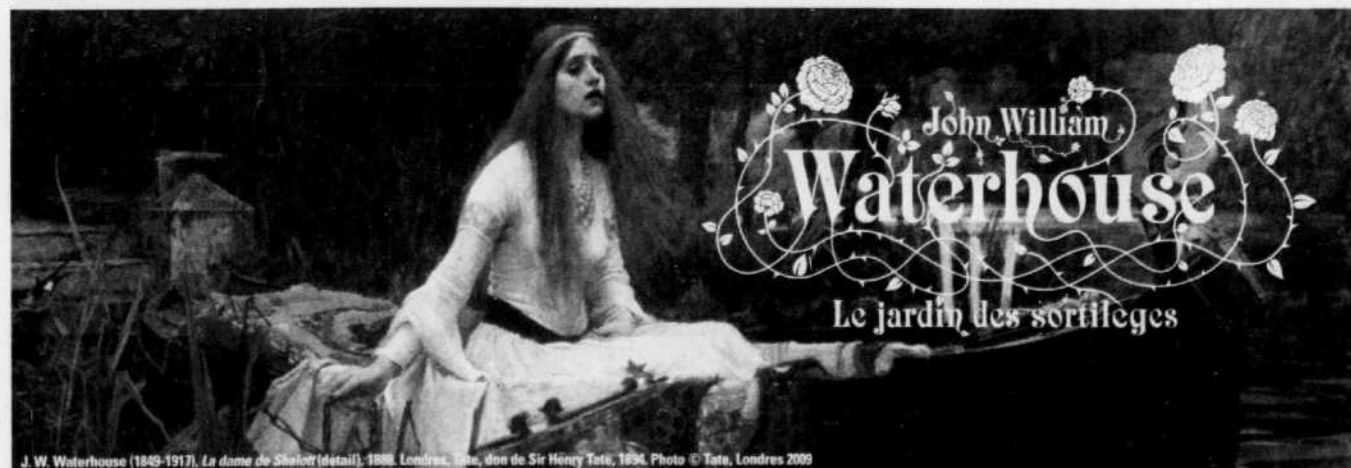


M. A. Fortin, huile 5 1/2" x 12"

PETITS FORMATS DU 28 NOV. AU 24 DÉC.

GALERIE VALENTIN

1490 SHERBROOKE O., MONTRÉAL (514) 939-0500 www.galerievalentin.com



J. W. Waterhouse (1849-1917), La dame de Shalott (détail), 1888, Londres, Tate, don de Sir Henry Tate, 1896, Photo © Tate, Londres 2009

Exclusivement à Montréal

Les trois versions de la très célèbre
Dame de Shalott réunies dans l'exposition!

2 octobre 2009 - 7 février 2010

AIR CANADA

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca/waterhouse

CULTURE

MÉDIAS

On dirait une pub...

La France autorise maintenant l'introduction rémunérée de marques dans les émissions télé. Le Québec utilise cette technique publicitaire depuis longtemps. Et alors, cette union, «qu'ossa donne»?

STÉPHANE
BAILLARGEON

Dans un récent épisode de l'émission *La Maison de Jacques Villeneuve* diffusée par la chaîne V, le coureur automobile se pointait avec l'animatrice-décoratrice chez un vendeur de portes. Sitôt dans le magasin, la paire se passionnait pour une torpinouche de grosse porte en vrai de vrai bois véritable de style simili médiéval, une entrée parfaite pour le chalet de la star en construction au bord d'un lac québécois. Toute l'émission répète l'exercice *ad nauseam*: la visite d'un commerçant ou d'un artisan mène à la sélection d'un bien ou d'un service vite intégré au chantier, images à l'appui, y compris avec les logos des fournisseurs bien en vue.

N'empêche, malgré ces indices, le producteur jure qu'il n'y a aucun placement de marques dans son émission et qu'il n'y en avait pas plus dans la précédente. *La Maison de Maxim Lapierre*. «C'est pas compliqué: on n'en fait pas, de placement de produits», dit Vincent Gourd, vice-président de la maison de production télé B612 Communications. On établit plutôt des partenariats avec différents fournisseurs.

Ah bon. Quelle est la différence? «Du placement, c'est quand une compagnie paye pour avoir son produit à l'écran», poursuit M. Gourd. Dans un film, le producteur paye tant, mettons 50 000 \$, pour que le héros boive telle boisson, mettons du Coke. Nous n'avons jamais reçu d'argent de nos partenaires pour ce genre de travail. Par contre, il y a une ligne grise avec certaines ententes qui permettent au client, Jacques Villeneuve, de payer certains produits moins cher. Et c'est tout.»

La pub est partout

Bien noté. Les émissions de déco sont pourtant des réceptacles naturels pour le parachutage payant de produits en tous genres, mobiliers ou immobiliers. *Ma maison Rona*, qui connaît sa huitième mouture sur les ondes de TVA cet hiver, a repoussé les limites de l'intégration commerciale. Un exemple? Lorsqu'une peinture est utilisée dans l'émission, la marque appa-



Maxime Denommée en uniforme de livreur dans *Avez-vous vu...*

rait carrément à l'écran et le site Internet relaye l'information, y compris avec le numéro et le nom exact de la couleur, généralement baptisée par un poète de polyvalente sur l'acide qui impose des appellations du genre: «Fleur de petit pois» (c'est blanc) ou «Culotte d'équitation» (chez Sico, c'est pêche).

«Il n'y a pas si longtemps, le placement aidait à financer la production; maintenant, c'est carrément une tactique dans le plan de communication», explique la spécialiste Ody Giroux, vice-présidente d'Égis Média, propriétaire de Carat, très active dans le placement médiatique et responsable du stratagème de *Ma maison Rona*. «On passe à un autre niveau avec cette émission», dit-elle. On voulait aller plus loin que le 30 secondes de pub et plus loin que la commande d'une émission.

Les pros comme Mme Giroux parlent souvent de «placement de marques» (ce qui est plus juste) ou de publicité alternative. Franchement, la stratégie commerciale semble presque aussi vieille

que les écrans. Dans les années 1950, les Plouffe fumaient des Players et le disaient. Le cinéma utilise la technique de marketing réputée plus subtile que la pub traditionnelle, de toute manière impossible sur grand écran. Des petits malins à l'œil aiguisé ont compté plus de trente marques de nourriture introduites dans le premier film de la série *Maman, j'ai raté l'avion*. La mécanique est maintenant utilisée en littérature, sur les blogs, dans les jeux vidéo et même au théâtre.

Aux États-Unis, la valeur de ces placements «alternatifs» pourrait dépasser la barre des 10 milliards de dollars l'an prochain, selon la firme de consultants PQMedia. Il n'y a pas de chiffres semblables pour le Québec. «Il s'en fait de plus en plus au Québec depuis cinq ans», juge Mme Giroux, qui distingue finement le placement de produits (telle bouteille d'eau, sur une table, bien visible dans une scène) de l'intégration au contenu (le personnage saisit la bouteille et en parle). «C'est un moyen pour les producteurs comme les diffuseurs de trouver du financement supplémentaire. C'est aussi un moyen de s'assurer de la visibilité de la marque. Les téléspectateurs peuvent sauter par-dessus une publicité, mais ils ne sauteront pas un segment de leur émission.»

Ici comme ailleurs

Les meilleures comme les pires émissions se soumettent à cette logique. L'excellente série *Avez-vous vu...* a mis en évidence le ca-

mion de livraison de JC Perreault. La populaire série *Les Boys* a tourné des scènes chez Tim Hortons et le producteur de cette série a avoué que ce genre d'alliance l'avait aidé à boucler son financement. Les télé-réalités servent surtout à ça.

Certains messieurs Jourdain de la pub font du placement sans même s'en rendre compte. Une porte-parole de *La Presse télé* affirme qu'il ne faut pas penser à mal si les personnages de l'émission *Les Parents* ne lisent que des livres des Éditions La Presse et ne lisent que ce journal. «On n'avait que ça pour le décor», dit-elle.

De même, *Tout le monde en parle* ne fait finalement que «ça», ou presque. Dimanche dernier, les artistes et les vedettes ont encore placé leurs disques, leurs shows, voire leurs marchandises, jusqu'aux fruits congelés de l'ancien hockeyeur Claude Lemieux. Et comme si on n'avait pas compris, l'émission se termine invariablement par le rappel des cossins ou des bonnes causes plogués.

La France vient d'ouvrir légalement ce jeu commercial. Toléré jusqu'ici, pratiqué en catimini, le placement de marques sera autorisé à partir de janvier. La mesure est perçue comme un ballon d'oxygène par les producteurs et les diffuseurs, qui cherchent là aussi à diversifier leurs sources de financement. Par contre, les plus optimistes observateurs doutent que les revenus de cette pratique rouée dépassent les 5 % du grand total.

Reste évidemment la question de l'efficacité de cette publicité déguisée. Selon un sondage réalisé au milieu de la décennie pour le Conseil des directeurs médias du Québec, un Québécois sur cinq (22 %) se souvenait d'avoir été exposé à des placements de produits dans les émissions de télé «au cours des dernières semaines». Le tiers de ceux se rappelant avoir été exposés à la tactique pouvaient nommer une marque en question. Le Conseil concluait donc que «cette stratégie est beaucoup moins visible que la publicité en général».

Mme Giroux, qui faisait partie de l'équipe pilotant l'enquête, note que «tout est dans le dosage». L'enquête a montré que les téléspectateurs préfèrent le placement de marques dans les télé-réalités que dans les téléromans. «Surtout, la population a dit que ça ne pouvait pas nuire à l'image d'une compagnie», observe la spécialiste.

Elle croit aussi que les nouveaux médias vont permettre d'aller encore plus loin. Elle donne l'exemple concret de la web-série *Comment survivre au week-end*, produite par le magazine *Clin d'œil*. Carat a fait en sorte que les trois héroïnes Anaïs, Marie et Sofie ne portent que la marque espagnole Mango. «On n'a encore rien vu», conclut Ody Giroux. On peut faire de l'intégration au contenu en radio. On en a fait dans les magazines. Il n'y a pas de limites...

Le Devoir

CINÉMA

Un tableau en mouvement

THE FANTASTIC MR. FOX (FANTASTIQUE MAÎTRE RENARD)

De Wes Anderson. Avec les voix de George Clooney, Meryl Streep, Jason Schwartzman, Bill Murray, Wally Wolodarsky, Eric Anderson. Scénario: Wes Anderson, Noah Baumbach, d'après le livre de Roald Dahl. Photographie: Tristan Oliver. Montage: Andrew Weisblum. Musique: Alexandre Desplat. États-Unis, 2009, 87 minutes.

MARTIN BILODEAU

Chaque film de Wes Anderson (*The Life Aquatic*, *The Darjeeling Limited*) est un objet de beauté, qu'on admire sous toutes ses coutures, dont on s'étonne de l'invention formelle et des tonalités inattendues de sa palette. *The Fantastic Mr. Fox*, son sixième long métrage, s'inscrit dans la continuité d'une œuvre riche sur les familles dysfonctionnelles, dont les parties les plus saillantes toutefois demeurent *Rushmore* et *The Royal Tenenbaums*.

Aux côtés desquels *The Fantastic Mr. Fox*, film d'animation d'une stupéfiante beauté formelle inspiré du conte de Roald Dahl paru en 1970, ne fait pas mauvaise figure. La technique privilégiée par Tim Burton, le «stop-motion», à douze images par seconde pour l'aspect rétro, est ici mise en valeur par un tournage en numérique de définition supérieure à la HD, pour l'aspect moderne. Résultat: une œuvre singulière et hors du temps, à admirer tel un tableau en mouvement. D'autant que le scénario, écrit par Anderson en collaboration avec Noah Baumbach (*The Squid and the Whale*), piétine ici et là et plafonne à mi-par-

cours. À 87 minutes, le temps par moments paraît long.

La matière première, il est vrai, n'a pas cent pages, et son intrigue tient en quelques lignes, que voici: un renard (voix de George Clooney) ayant promis à son épouse (voix de Meryl Streep) de ne plus dévaliser les poulaillers succombe à l'appel du crime après avoir démenagé sa famille à proximité de trois fermes industrielles de volaille. L'animal et son complice castor subissent en retour la colère des fermiers, qui assiègent la colline où sont situés leurs terriers, les forçant à creuser des galeries souterraines jusqu'en lieu sûr: la cave d'un des fermiers, où M. Renard et son épouse organisent un grand banquet pour tous les animaux de la prairie expropriés par leur faute.

Le complexe d'infériorité du fils adolescent de Renard (voix de Jason Schwartzman, complice de la première heure d'Anderson), exacerbé par la visite prolongée chez lui de son cousin plus fort que lui à tous points de vue, donne un second moteur à l'intrigue et, dans une perspective plus rationnelle, donne aux enfants une meilleure prise sur le récit, résolument conçu et structuré pour la pensée adulte. Car à l'instar de Spike Jonze, autre iconoclaste qui vient de prendre le virage jeunesse avec son admirable *Where the Wild Things Are* (film supérieur à celui-ci), Anderson tient sur la famille et l'enfance un langage limpide, universel et sans condescendance. Le fait qu'il érige en modèle un «héros» à la moralité discutée n'y est pas étranger. Et puis, ça nous change de Disney.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FOX SEARCHLIGHT

The Fantastic Mr. Fox: une œuvre singulière et hors du temps, à admirer tel un tableau en mouvement.

Clavecin en concert

16^e SAISON
LUC BEAUSÉJOUR, DIRECTEUR ARTISTIQUE

ABONNEZ-VOUS !
ACHETEZ DES BILLETS INDIVIDUELS !
OFFREZ UN CADEAU !

514-748-8625 ou WWW.CLAVECINENCONCERT.ORG

Abonnement 4 concerts : régulier 95 \$ / aîné 85 \$
Prix des billets : régulier 28 \$ / aîné 25 \$ / étudiant 10 \$

Vendredi 11 décembre 2009, 20 h
RÉCITAL DE CLAVECIN
DE KENNETH WEISS
MARCHAND, COUPERIN, RAMEAU

Vendredi 12 février 2010, 20 h
LE CLAVECIN À PÉDALIER
BUXTEHUDE, PACHELBEL, BACH
LUC BEAUSÉJOUR, CLAVECIN À PÉDALIER
FAIT PAR YVES BEAUPRÉ

Vendredi 19 mars 2010, 20 h
DOMENICO SCARLATTI,
STABAT MATER
ENSEMBLES VOCAL ET INSTRUMENTAL
CLAVECIN EN CONCERT
LUC BEAUSÉJOUR, DIRECTION

Vendredi 14 mai 2010, 20 h
ESPRIT DES LUMIÈRES
RIGEL, BENDA, HAYDN, MOZART
QUATUOR À CORDES FRANZ JOSEPH
MARK SIMONS, CLARINETTE
LUC BEAUSÉJOUR, CLAVECIN

Tous les concerts ont lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours,
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Conseil des arts
du Québec

Conseil des arts
du Québec

Conseil des arts
du Québec

Conseil des arts
du Québec

Conseil des arts
du Québec

Photo: Paul Girard

Théâtre à lire



GRANDE BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
et le CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES (CEAD)
vous invitent à assister à la soirée-spectacle

En compagnie de Daniel Danis

Le dramaturge Daniel Danis dépeint son travail de création avec des comédiens livrant des extraits de ses pièces.

Distribution : Marie-Thérèse Fortin
et Paul Savoie
Mise en scène : Philippe Lambert

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le mercredi 2 décembre à 19 h 30

Entrée libre

GRANDE BIBLIOTHÈQUE
475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
www.banq.qc.ca

CEAD

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec



CINÉMA



Toute l'angoisse de la modernité sans racines

NUAGES SUR LA VILLE

Réalisation, scénario et montage: Simon Galiero. Avec Jean Pierre Lefebvre, Julie Ménard, Robert Morin, Teo Spychalski, Marcel Sabourin, Alex Bisbing, Robert Reynaert, Marcel Couture, Frédéric Côté. Image: Nicolas Cannicconi. Musique: Marcel M. Lepage.

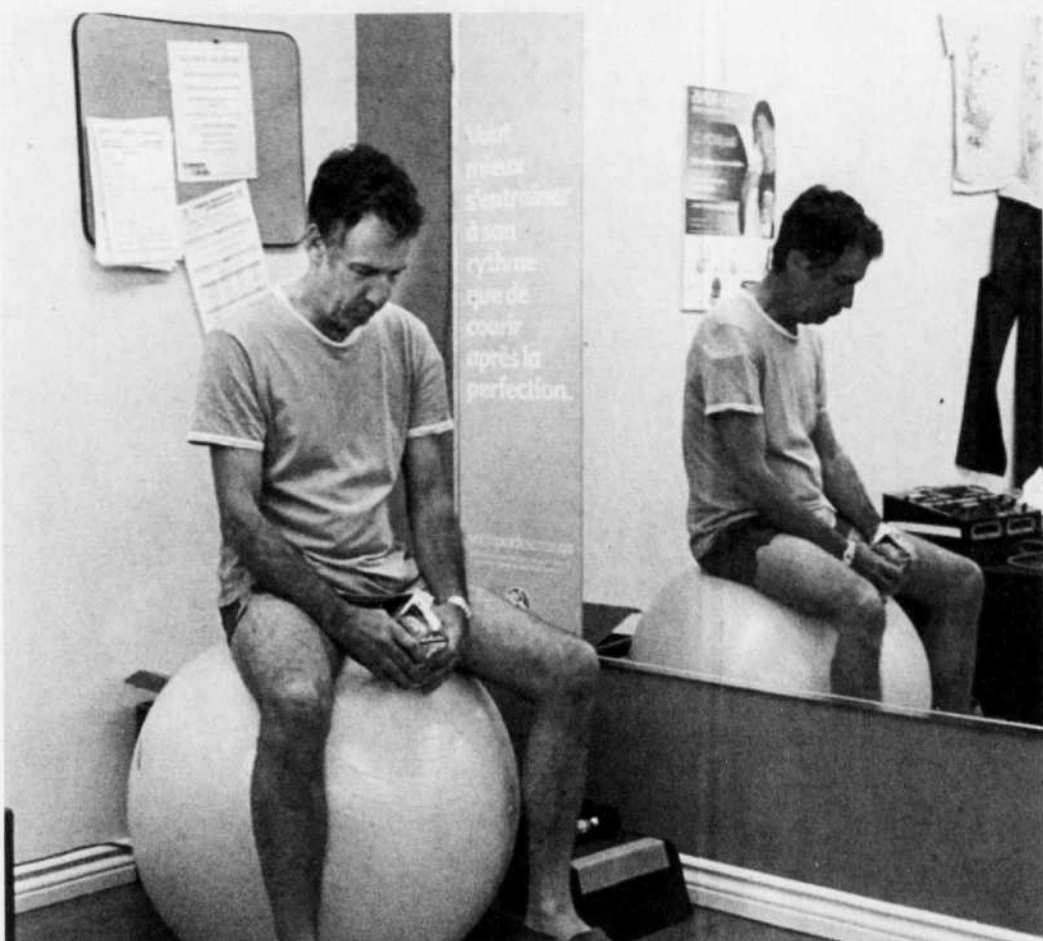
ODILE TREMBLAY

Premier long métrage de Simon Shapiro, couronné meilleur film canadien au dernier Festival du nouveau cinéma, *Nuages sur la ville* est un blues urbain sur le décalage, le déracinement, le mal de vivre dans une société en mal de repères. Le noir et blanc apporte une touche de nostalgie, d'unité esthétique et paradoxalement de vérité à des figures déracinées, déphasées.

Œuvre inégale de facture indépendante, aux destins entrecroisés, entre burlesque et tragédie, le film en premier chef suit le quotidien d'un écrivain en perte de vitesse (le cinéaste Jean Pierre Lefebvre), à la veille d'un hommage bidon, que sa société oublie et qui voit disparaître dans l'indifférence générale les valeurs et les références de sa vie.

Shapiro est parvenu, avec des jeux de caméra sensibles, malgré quelques longueurs et redondances, à traduire cette angoisse de la modernité sans racines, au constat sans réponses.

Un personnage comme le chômeur fraîchement débarqué en ville, incarné avec



Robert Morin dans *Nuages sur la ville*, de Simon Galiero

SOURCE MONGREL MEDIAS

beaucoup de présence par le cinéaste et acteur Robert Morin, par effet de contraste, met en lumière le jeu plus inerte de Lefebvre, moins aguerri aux arcanes de l'interprétation. Il est quand même touchant de voir le cinéaste des *Dernières Fiançailles* dans un rôle qui fait un peu écho à sa vie de créateur.

On reprochera à *Nuages sur la ville* de trop appuyer son discours. Le duo des deux émigrés polonais, l'oncle érudit, le neveu inculte, avec l'ainé qui reproche au cadet son ignorance, ne font que remâcher à coups de dialogues répétitifs ce qui aurait pu être suggéré en quelques mots. Le film aurait gagné en humour

noir — ce dernier perceptible dans certaines scènes de conflit de générations et dans la bassesse du personnage de l'éditeur bien incarné par Marcel Sabourin — à être resserré, à moins exposer sa thèse, définie par ses chassés-croisés de toute façon.

Le Devoir

Si les salles de cinéma m'étaient contées...

ODILE TREMBLAY

Professeur de cinéma retraité du collège Ahuntsic et animateur d'une émission ciné à Radio centre-ville, Pierre Pageau, grand collectionneur devant l'éternel, récoltait depuis une quinzaine d'années des cartes postales de salles de cinéma antérieures à 1960. Un jour, il s'est piqué au jeu. «J'ai voulu remonter l'histoire de ces salles-là, dit-il. Vieille formation d'historien...»

Son livre *Les Salles de cinéma au Québec 1896-2008* vient tout juste de sortir des presses des éditions GID, avec plus de 300 illustrations, ressuscitant les salles de jadis. Véritable ouvrage de moine, il est divisé par régions et suit le fil des décennies. Il offre des chapitres sur les salles parallèles, focalise sur l'événement marquant l'incendie du Laurier Palace, à Montréal, le 1^{er} janvier 1927, qui entraîna l'interdiction d'entrée aux moins de seize ans. La préhistoire du cinéma forain dès 1845 est également abordée.

Les salles de Montréal avaient déjà été en partie couvertes, par l'ouvrage de Dane Lanken qui abordait l'époque des grands palaces et par une thèse et une plaquette de Jocelyne Martineau sur le même sujet, mais d'autres aspects restaient à débayer. «Il n'y avait rien sur les salles des régions», précise Pierre Pageau, qui dut compiler des monographies de paroisses, des documents, comme l'américain *Film Year Book*, publié à partir de 1935, qui incluait le Québec. Il rencontra un tas de personnes, des aînés surtout, recueillit les souvenirs.

Quatre années de recherche pour glaner ses informations, traitant les salles comme le média, le temple convivial, avec ses rituels, par-delà les films présentés. «L'expérience de voir un film en salle demeure unique.»

Au centre de tout

Il voulait faire deux livres: l'un sur Montréal, l'autre sur le reste du Québec, mais son éditeur l'en a dissuadé, et l'auteur dut sacrifier quelques salles de la métropole.

À Montréal, rappelons que les Ouimetoscope d'Ernest Ouimet, le premier en 1906, le second l'année suivante, marquent la naissance d'une véritable exploitation cinématographique. Côté cinéma d'art et d'essai, Pierre Pageau salue bien entendu le travail de titan accompli par Roland Smith, longtemps à la tête de l'Outremont, notamment.

«Entre 1945 et 1952, et même jusqu'en 1960 en région, il y eut un boom de construction de salles avant l'ère de la télévision, un phénomène très peu noté jusqu'ici, explique l'auteur. Il a constaté aussi qu'un grand nombre de cinémas furent des entreprises familiales: le mari était projectionniste, l'épouse se tenait au guichet, etc., jusqu'au début des années 80.



«Dans pratiquement tous les villages, la première salle de cinéma était au centre de tout, près de l'église, du magasin général, dans les villes sur l'artère principale. Aujourd'hui, elles se construisent en périphérie.»

À Québec, l'auteur a été frappé par la stabilité des salles de cinéma, qui sont restées en place sans changer de nom, l'Impérial, le Capitole, le Cinéma de Paris, le Laurier, etc., de 1920 aux années 80, avant de s'effondrer au profit des multiplexes hors du centre-ville. Rouyn-Noranda fut l'endroit qui comptait le plus de sièges de cinéma par rapport à sa population, soit 2664 fauteuils en 1957. Dans les Cantons-de-l'Est, la communauté anglophone multipliait les salles de cinéma, davantage que chez les francophones.

Pierre Pageau avance en entrevue quelques dates: l'avènement des scopes entre 1905 et 1915, le règne des palaces entre 1915 et 1940, le dernier grand boom de construction entre 1945 et 1965, puis le lent dépeuplement jusqu'à l'arrivée des multiplexes au cours des années 80.

«Au fond, les multiplexes sont un peu le retour aux palaces d'antan, constate en riant Pierre Pageau, avec leur architecture luxueuse. Retour aussi aux premières années, alors que le cinéma était intégré à une multiplicité de spectacles. La boucle est bouclée.»

Le Devoir

Une commande trop libre

NEW YORK, I LOVE YOU

De Fatih Akin, Yvan Attal, Randy Balsmeyer, Allen Hughes, Shunji Iwai, Jiang Wen, Shekhar Kapur, James Marston, Mira Nair, Natalie Portman, Brett Ratner. Avec Hayden Christensen, Andy Garcia, Rachel Bilson, Natalie Portman, Irrfan Kahn, Orlando Bloom, Christina Ricci, etc. France, États-Unis, 2009, 103 minutes.

MARTIN BILODEAU

On cherche en vain le fil conducteur, ou le moteur, qui a inspiré la création de *New York, I Love You*, vingt ans après le *New York Stories* du trio Allen-Coppola-Scorsese. Outre bien sûr l'idée de commander à un collectif de cinéastes issus de tous les continents un court métrage illustrant leur rapport à la Grosse Pomme. En théorie, c'est très inspirant. En pratique, pas tellement, comme en font foi les ruptures de ton et de style. De toute évidence, il n'y avait pas suffisamment d'encadrement, ou pas assez de contributeurs, pour que le film trouve dans ce désordre de voix un certain équilibre chorale.

Certains segments, cela dit, témoignent d'un soin plastique particulier et d'une inspiration dramaturgique transcendante. C'est le cas de celui de Shekhar Kapur, axé sur le dialogue, dans un hôtel vieillot de Manhattan, entre une cantatrice au soir de sa vie (merveilleuse Julie Chris-

tie) et un garçon de chambre (Shia LaBeouf). L'univers insolite du John Irving de *Hotel New Hampshire* n'est pas loin.

Pareillement, la contribution d'Allen Hughes, sur la trajectoire d'un homme (Bradley Cooper) et d'une femme (Drea De Matteo) se rendant à leur second rendez-vous après ce qu'ils avaient cru être une aventure d'un soir, parle avec intelligence de la peur de l'engagement et de la fébrilité torturante des premiers instants amoureux.

Outre le décor new-yorkais, la commande impliquait manifestement le sous-thème de la rencontre amoureuse, que plusieurs ont déjoué avec une certaine finesse. Yvan Attal, par exemple, a parqué sa caméra devant un restaurant de Tribeca, où un don Juan (Ethan Hawke) chante la pomme à une prostituée (Maggie Q), où une femme délaissée par son mari (Robin Wright Penn) fait des avances à un étranger (Chris Cooper) fumant avec elle sur le trottoir.

Tout bien considéré, il y a au moins autant de bons moments, dans *New York, I Love You*, que d'instantanés ratés. C'est dans l'ensemble désarticulé que cette coproduction prend son sens. La commande était, dans ce rare cas, trop libre pour qu'un film cohérent puisse émerger de la somme de ses parties.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

Il y a au moins autant de bons moments, dans *New York, I Love You*, que d'instantanés ratés.

«Un mot pour décrire le film: MAGNIFIQUE!»

Louis Gravel, CHUO fm

«100 fois bravo!»

Carl Gourgue, CHYZ 94,3 FM

«Un beau conte de Noël tenu de main de maître par le jeune Antoine L'Écuyer.»

Robert Frosi, Première chaîne de Radio-Canada

DHANÉ RUDET-BEULIEU ANTOINE L'ÉCUYER CÉLINE BONNIER CHRISTIAN BÉGIN
CLAUDE LEGAULT JEAN LAPOINTE avec la participation de **JEAN BÉLIVEAU**
POUR TOUJOURS LES CANADIENS
 un film de SYLVAIN ARCHAMBAULT
 scénario de JACQUES SAVOIE
 une production de LORRAINE RICHARD et LUC MARTINEAU
 www.pourtoujourslescanadiens.com
À L'AFFICHE DÈS LE 4 DÉCEMBRE

www.cinemaduparc.com
 consultez notre site internet
3^e FESTIVAL DU FILM BRÉSILIEN
HERB & DOROTHY (STR) LAUGHOLLOGY
ANTICHRIST SOIF DE PUB
 Métro Place des arts
 Autobus 90 / 129
CINÉMA DU PARC
 3575 Du Parc 514-281-1900
 STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

★★★★★
 «Une satire drôle et absurde de l'univers muséal (...). Et la galerie d'acteurs est épatante!»
 - Télérama
HAUT MOUSE BAS
 UNE COMÉDIE DE **JEAN-MICHEL RIBES**
 www.musehautbas.com
À L'AFFICHE
 CINÉPLEX OVERTONEMENT
 QUARTIER LATIN
 consultez les guides-horaires des cinémas

15
L'ARMÉE DU CRIME
 FESTIVAL DE CANNES
 Meilleure interprétation
 ★★★★★ «Fascinant!»
 - Marion Dumais, Voir
 «L'Armée du crime atteint une grande puissance émotionnelle.»
 - Marc-André Lussier, La Presse
 «Un récit d'une palpitante authenticité. Un film historique mais aussi du vrai cinéma populaire.»
 - Ouest France
 «Une superbe distribution! Un film enthousiasmant!»
 - Le Journal du Dimanche
L'ARMÉE DU CRIME
 un film de Robert Guédiguian
 STUDIO CANAL métropole
À L'AFFICHE!
 VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
 avec sous-titres anglais
 SHERBROOKE
 consultez les guides-horaires des cinémas

ARCHAMBAULT

Une collection de Québec Média

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 17 au 23 novembre 2009

1	STAR TREK
2	DE PÈRE EN FILS
3	JEAN-MARC PARENT Urgence de vivre
4	IL ÉTAIT UNE FOIS GUY LAFLEUR
5	TWILIGHT
6	MARIE-ÉLAINE THIBERT Un jour Noël
7	À VOS MARQUES... PARTY 1 2
8	UP
9	LES CANADIENS: 100 ANS Le coffret
10	MICHEL TREMBLAY Coffret collection hommage
11	ICE AGE 3: DAWN OF THE DINOSAUR
12	MILLÉNIUM: LE FILM
13	CARDIO BOOMER Nathalie Lambert
14	DOMINIC ET MARTIN: INSÉPARABLES
15	LA GUERRE DES TUQUES
16	GREY'S ANATOMY Season 5
17	MIRACLE ON 34 th STREET
18	FABRICE LUCHINI Le point sur Robert
19	MY SISTER'S KEEPER
20	LA GALÈRE Season 1

CINÉMA

LES
LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE

TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Du côté des exclus
et des marginaux

En cette veille de Sommet de Copenhague sur la réduction des gaz à effet de serre, Sylvie Van Brabant lance un cri de ralliement. Son documentaire *Visionnaires planétaires* suit des activistes qui refusent de baisser les bras devant les drames environnementaux. En salle dès le 4 septembre.

ODILE TREMBLAY

Sylvie Van Brabant, documentariste engagée, poursuit une œuvre d'une rare cohérence, en plus de diriger les Productions du Rapide blanc avec Serge Giguère. Depuis 1977, cette Franco-Albertaine d'origine s'est penchée sur la condition des francophones hors Québec, a beaucoup traité la santé des femmes, surtout à travers la coréalisation *Depuis que le monde est monde* en 1980 et *Remous*, dix ans plus tard. Toujours, elle s'est engagée aux côtés des exclus et des marginaux.

Voici qu'à travers *Visionnaires planétaires*, elle met en lumière, sur les chemins du monde, des êtres qui privilégient le combat devant les enjeux écologiques. À ses yeux, le Québec peut devenir un modèle dans ce domaine. En vedette: le jeune militant québécois Mikael Rioux, qui a défendu sa rivière Trois-Pistoles contre un projet de barrage et part ici à la rencontre de spécialistes des causes environnementalistes.

Ouvrir des débats

«Visionnaires planétaires est une œuvre sur l'action, précise la cinéaste. Après avoir réalisé un film sur les jeunes et le "no future" [Seul dans mon putain d'univers], j'ai voulu faire un documentaire qui donne des ailes. Si tu regardes le mur, tu fonces dedans. Nous avons plutôt l'audace de proposer l'espoir.»

Elle mijotait ce projet depuis 15 ans, rencontra d'abord le pionnier environnementaliste Christian de Laet, aujourd'hui décédé, qui servit de mentor à

Mikael Rioux et fit une liste des activistes à rencontrer: du président de Development Alternatives en Inde, Ashok Khosla, à l'oncologue Karl-Henrik Robert, de l'écodesigner John Todd à l'économiste Peter Koenig, etc. La lauréate du Prix de la paix Wangari Maathai accorde aussi une entrevue pour le film.

Mais ça prenait un jeune pour ériger les ponts. «Mikael Rioux était sensible, en évolution, très intègre, modeste. Entre lui et Christian de Laet, un lien très fort s'est créé. Il a été frappé par l'ouverture de ces sommets, ses aînés, concluant qu'un individu doté d'une vision peut transporter les montagnes.»

Le film s'envolera au Sommet de Copenhague, dans un festival parallèle. Lors des projections au Québec, *Visionnaires planétaires* sera toujours accompagné, afin d'ouvrir des débats. «Ce n'est pas juste un film, précise Sylvie Van Brabant, mais la base d'un mouvement. J'ai fait envoyer un petit carton à M. Harper sur les changements climatiques. Nous devons faire pression sur nos politiciens. Le Québec détruit pour construire des barrages. Si Stephen Harper continue, on va le payer cher un jour. Il faut faire des changements structurels, modifier nos modes de vie, impliquer la jeunesse, profiter de l'expérience des pionniers qui gardent le cap depuis vingt ans.» Sylvie Van Brabant mijote avec sa fille Katerine Giguère un projet de série télé sur la nécessité de changer le monde... en commençant par soi-même.

Le Devoir



Sylvie Van Brabant, documentariste engagée

PIERRE-LUC DEMONTIGNY

« CÉCILE DE FRANCE INCARNE AVEC BONHEUR LA STAR ÉPHÉMÈRE ! »
ELLE

Écrite de France
Sœur Sourire
un film de Stijn Coninx

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 4 DÉCEMBRE !
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Harlem, mode d'emploi

PRECIOUS
(V.F.: LA VÉRITABLE
PRECIOUS JONES)

Réalisation: Lee Daniels. Scénario: Geoffrey Fletcher, d'après le roman de Sapphire. Avec Gabourey Sidibe, Mo'Nique, Paula Patton, Mariah Carey, Lenny Kravitz. Image: Andrew Dunn. Montage: Joe Klotz. États-Unis, 2008, 109 min.

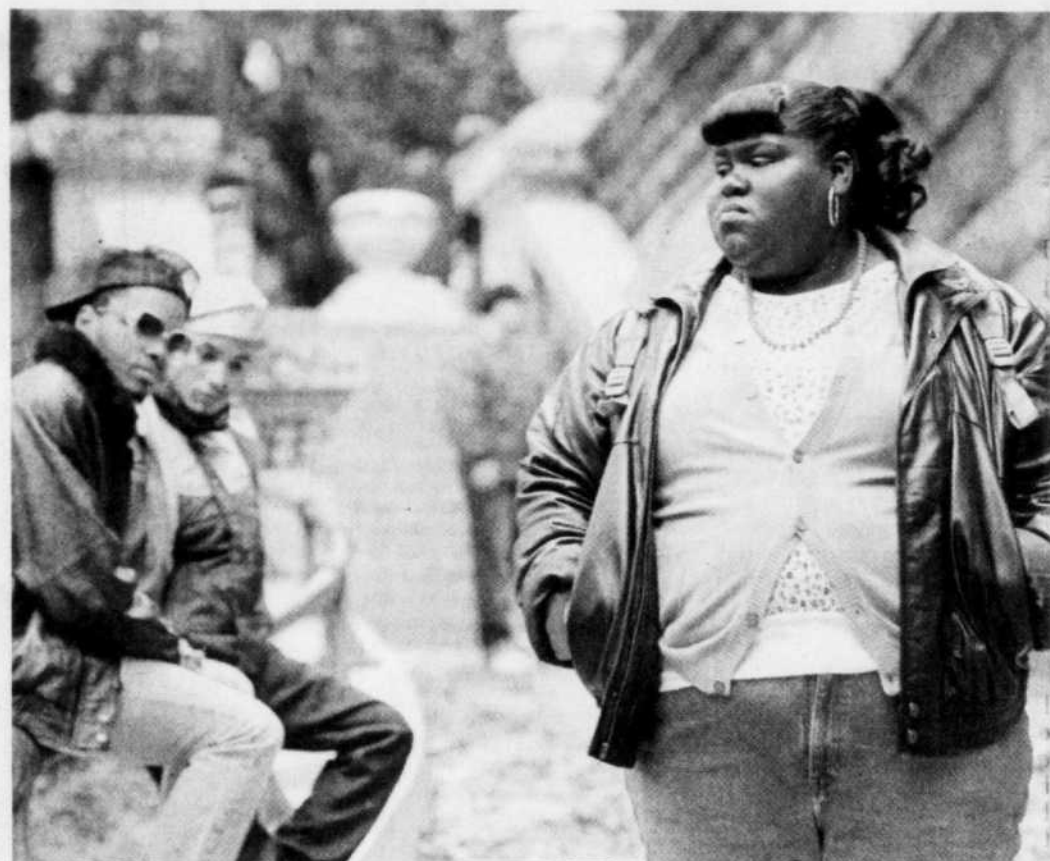
ANDRÉ LAVOIE

Être célèbre ou invisible: voilà les deux ambitions de Claireece «Precious» Jones. Or ce ne sont que des fantasmes pour cette adolescente qui ne connaît que la misère de Harlem (celle de 1987), obèse, analphabète, deux fois enceinte par la faute d'un père violent, en plus de subir la tyrannie de sa mère (Mo'Nique). Celle-ci, rivée à sa télé et à ses cigarettes, tient toujours une poêle à la main, non pas pour cuisiner mais pour l'envoyer à la figure de sa fille. Devant tout cela, la petite Aurore retournerait sous les jupes de sa belle-mère...

Cette héroïne a d'abord existé sous la plume de Sapphire, enseignante et poète dont l'imagination n'avait rien de débridé lorsqu'elle signa ce roman en 1996, long monologue intérieur d'une jeune femme de race noire humiliée, et broyée par la pauvreté. Mais ne comptez pas sur Precious (Gabourey Sidibe) pour devenir une militante acharnée; la survie constitue son unique préoccupation, rêvant devant son miroir d'être mince... et blanche de peau, s'imaginant sur un tapis rouge, noyée par les flashes des caméras plutôt que rouée de coups.

Non, la vie de Precious n'a rien d'un jardin de roses et Lee Daniels, producteur du percutant *Monster's Ball* avant de passer à la réalisation (*Shadowboxer*), s'applique à en reproduire toute l'indécrottable dureté.

Celle-ci abonde, surtout entre les quatre murs de ce logement miteux qui n'a jamais vu la lumière du jour. Et comme autant de fenêtres sur un espoir hypothétique, les rêves de cette enfant martyre sont illustrés à grand renfort d'effets tonitruants et de musiques endiablées.



SOURCE MAPLE PICTURES

Gabourey Sidibe dans le rôle de Precious, dans *La Véritable Precious Jones*, de Lee Daniels

Sa véritable sortie de secours ressemble plutôt à une école alternative, dernier refuge de celle qui n'arrive pas à décoder des mots de deux lettres. Avec la bienveillance jamais mièvre de son enseignante (Paula Patton), d'une travailleuse sociale (Mariah Carey) ainsi que d'un infirmier dévoué (Lenny Kravitz), Precious, son journal personnel dans une main et parfois ses enfants de l'autre, tente péniblement de conquérir sa dignité, un sentiment qu'elle n'a pour ainsi dire jamais connu.

Cette cascade de malheurs serait moins supportable (et peut-être aussi un brin lassante) si Lee Daniels n'avait pas aligné la distribution la plus éclectique qui soit, misant sur le talent... et les périls du contre-emploi. La jeune Gabourey Sidibe endosse avec courage le combat de Precious, inspirée par la puissance de Mo'Nique en marâtre intraitable, elle qui risque fort de placer quelques trophées sur sa cheminée. On s'émerveille aussi de l'étonnante et méconnaissable Mariah Carey, dépouillée de ses artifices de chanteuse pop,

tout comme de l'assurance de Paula Patton, beauté rayonnante dans cet environnement glauque.

Ce portrait de famille (ou film d'horreur?) porte aussi la marque de sa puissante productrice, Oprah Winfrey, dont le parcours personnel avant la gloire télévisuelle n'est pas sans ressemblance avec celui de Precious (abus,

pauvreté, problèmes de poids, etc.). Elle trouve ici l'incarnation parfaite de toutes les causes qu'elle embrasse, de la farouche détermination individuelle aux pouvoirs bienfaisants de la lecture. Voilà donc un film à messages dans le sens noble, et bien calibré, du terme.

Collaborateur du Devoir

★★★★★
« ÉMOND SIGNE UNE FINE ET SENSIBLE RÉFLEXION SUR LA TRANSMISSION DES VALEURS QUI NE CESSERA DE GRANDIR EN NOUS. »
MANON DUMAIS, VOIR

LES FILMS SÉVILLE
PRÉSENTE UNE PRODUCTION
ACHV
ÉLISE GUILBAULT
JACQUES GODIN
UN FILM DE
BERNARD ÉMOND
PRODUIT PAR
BERNARD PAYEUR

★★★★★
« IMPECCABLE, ÉLISE GUILBAULT EST VIBRANTE ! »
DENISE MARTEL, JOURNAL DE MONTRÉAL

La Donation

www.ladonation.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

MEILLEUR FILM CANADIEN
JEAN PIERRE LEFEBVRE ROBERT MORIN TEO SPYCHALSKI

« COUP DE COEUR POUR CE FILM HAUTEMENT ORIGINAL, REMPLI DE MOMENTS POUR LE MOINS COCASSES ET DE DIALOGUES DÉLICIEUX. HILARANT ! »
NATALIA WYSOCKA, ICI

NUAGES SUR LA VILLE

En présence du réalisateur les 28, 29 novembre et 2 décembre

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS CINÉMA PARALLÈLE 18H - 21H30

VINCENT LONDON FRIAT AYVERDI ANDRÉ DANA
WELCOME
UN FILM DE PHILIPPE LORÉ

MEILLEUR FILM DE 2009
PRIX DU PARLEMENT EUROPÉEN

★★★★★
« UNE HISTOIRE À DIMENSION UNIVERSELLE MAGNIFIQUE... TOUT COMME VINCENT LONDON. »
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

★★★★★ THE GAZETTE ICI

À L'AFFICHE!
CINÉMA Sélecteur 1700, 1700-1700
CINÉMA 22 1700, 1700-1700

LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'ANNÉE
★★★★★
« FASCINANT !
UNE ŒUVRE AUSSI BRILLANTE QUE DÉRANGEANTE. »
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

NOMMÉ AUX OSCARS
WILLEM DAFÖE CHARLOTTE GAINSBURG
ANTÉCHRIST
UN FILM DE LARS VON TRIER

À L'AFFICHE!
CINÉMA Sélecteur 1700, 1700-1700
SHERBROOKE CINÉMA DU PARC 1700, 1700-1700